

Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1921-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Octobre-Décembre 1921. N° 50.



BULLETIN

DE LA

Société Franco-Japonaise
de Paris

*Honoré d'une souscription
du Ministère de l'Instruction Publique*

4.02.
623 (50)

Octobre-Décembre 1881 N° 49.



ANGERS. — IMPRIMERIE F. GAULTIER

Paraissant trimestriellement.

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1921.

L



BULLETIN

de la



Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900.



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, RUE DE RIVOLI, 107

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne).

PARIS

—
1921

Paris, le 15 novembre 1899

OCTOBRE-DECEMBRE 1901

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise

de Paris

Revue de la Société

1901



Siège social :

Palais du Louvre - Pavillon de Marsin

107, rue de Valenciennes

Administrateur : M. G. de ...

PARIS

1901



INDEX

M. ÉDITH WILDS.

Les femmes chefs d'entreprises dans le nouveau Japon . . . 7

M. J. BACHELOR.

Les Aïnus et leur folklore. 15

M. S. OHSUMI.

Le bouddhisme et son influence civilisatrice au Japon . . . 25

M. SEIROKU HOUDA.

Les jardins japonais 33

M. H. CHEVALIER.

L'instruction technique au Japon 41

M. EMMANUEL TRONQUOIS.

Poésies chinoises antiques. 49

Divers :

Le vin au Japon (77); — Les automobiles au Japon. . . 79

Réception de M. Paul Claudel, ambassadeur de France, au
Palais impérial. 80



INDEX



M. ÉLIE WILDE

Les causes des épidémies dans le monde (1871)

M. J. BACHELIER

Les épidémies de choléra

M. N. GHISLAIN

La peste et ses épidémies en France

M. ARTHUR WOOD

Les épidémies de choléra

M. H. CHEVALER

L'épidémie de choléra en France

M. THOMAS THOMAS

Les épidémies de choléra

Index

La peste en France (1871) - Les épidémies de choléra

Révision de M. Paul Goussier, sous-directeur de l'Institut

Paris, 1871



Les Femmes, Chefs d'Entreprises dans le Nouveau Japon

PAR

EDITH WILDS

Quelques exemples typiques de femmes qui ont réussi dans diverses professions

On se représente généralement la femme japonaise, soit comme une poétique jeune fille revêtue d'un kimono à fleurs, telle qu'elle apparaît généralement dans les estampes et les images des livres de contes soit comme l'épouse docile dont la vie est consacrée aux travaux domestiques et à l'éducation de ses enfants.

Toutes deux, la jeune fille et l'épouse, existent dans l'Empire du Soleil Levant. La jeune fille coquette et parée se rencontre dans les merveilleux jardins des cités japonaises : c'est la geisha. La femme à l'allure modeste et presque effacée, prête à l'obéissance et au sacrifice : c'est la mère de famille; et, dans certaines provinces, fidèles aux anciennes traditions, elle marche encore respectueusement trois pas derrière son maître et seigneur, sa seule raison d'être étant de le servir comme un prêtre sert son dieu.

Mais, depuis la naissance du machinisme, un troisième type de femme existe au Japon : c'est la femme affranchie de toutes les chaînes que la religion bouddhiste — aux yeux de qui la femme est la chose et l'esclave de l'homme — lui avait forgées; c'est plus encore; c'est la femme qui a voulu vivre dans le grand courant de la vie industrielle moderne et qui a su s'adapter aux conditions de cette nouvelle existence.

Il existe aujourd'hui au Japon une vingtaine de femmes d'affaires, dans la plus large acception du terme, qui ont créé, développé et qui dirigent encore d'importantes entreprises.

Mme SUZUKI. — Parmi ces femmes, il nous faut mentionner d'abord Madame Suzuki, dont les Japonais disent parfois : « Nous ne saurions l'aimer, elle est trop riche » et que l'on accusa, il y a quelques années, d'avoir accaparé tous les stocks de riz disponibles. Madame Suzuki joint à une volonté de fer toutes les qualités masculines d'un homme d'affaires moderne. Il y a quelque vingt-cinq ans, quand son mari mourut, elle se trouva propriétaire d'une petite raffinerie que M. Suzuki avait

établie à Kobé en 1877; elle étendit vite le cercle de ses affaires et se lança dans de nouvelles entreprises. Aujourd'hui, elle possède, dit-on, plus de cent millions de yen, occupe dans ses propres usines plus de 25.000 ouvriers, administre une vingtaine de sociétés et est financièrement intéressée au succès de nombreuses firmes de toutes natures. Depuis quelques années, Madame Suzuki a dû graduellement remettre la direction de ses affaires à quatre directeurs en qui elle a toute confiance. Pourtant, toutes les questions importantes lui sont soumises, et c'est elle qui décide en dernier ressort.

L'ambition de Mme Suzuki n'a point de limites; elle a déclaré que son but était de faire de la Compagnie Suzuki la première et la plus importante entreprise japonaise. Mais Mme Suzuki a 68 ans et il est probable qu'elle devra se contenter de son titre actuel : « La femme la plus riche du Japon ».

Mme NAKAMURA. — Bien qu'elle ait été ruinée par la récente crise, Mme Nakamura, jadis connue comme « La Reine du fer » d'Osaka, doit être mentionnée ici, car elle n'a que 37 ans et son échec ne l'a point découragée. Après avoir payé 25 sen au yen à ses créanciers, elle a conservé 5.000 yen pour rétablir sa fortune. Un tel courage mérite au moins d'être connu.

Quand M. Nakamura mourut, il y a six ans, il laissa son aciérie à son frère et à sa femme qui la gèrent ensemble pendant deux ans; puis Mme Nakamura désintéressa son beau-frère et devint seule directrice et propriétaire de l'affaire. Elle apprit à fond son métier et s'acquitta une telle réputation que les banques lui accordèrent leur confiance. Quand elle décida, étant sans enfants, d'adopter un jeune garçon, la famille du comte Tsutsumi considéra comme un honneur qu'un de ses enfants allât vivre chez Mme Nakamura comme son fils adoptif. Cette adoption d'un jeune homme de 15 ans donna lieu à une imposante cérémonie à laquelle une élite fut conviée; chacun des invités reçut comme souvenir de cet événement un presse-papier d'acier, façonné comme les anciens miroirs et gravé aux armes des deux familles. Peu après hélas, survint la crise..., mais nous devons faire confiance à cette courageuse Japonaise et espérer que, des cendres de la ruine récente, sa fortune renaîtra, telle un nouveau phénix.

Mlle UME TSUDA. — A 7 ans, Ume Tsuda supplia ses parents de la laisser aller à l'école au lieu et place de sa sœur qui avait reçu une bourse du Gouvernement mais ne se sentait pas le courage de quitter la maison familiale. Plus tard elle fut envoyée en Amérique où elle séjourna longtemps; elle étudia avec succès au collège Bryn Mawr et s'y pénétra de l'idéal américain du rôle de la femme. Elle s'y américanisa même si bien qu'à son retour au Japon, elle put à peine se faire comprendre de son propre père et que, même aujourd'hui, dit-on, elle parle le japonais avec un accent américain.

Grâce à l'expérience qu'elle avait acquise, elle comprit que si les

femmes japonaises étaient encore opprimées, c'était parce qu'elles n'avaient aucune éducation générale. Elle se consacra de toute son âme à la tâche qu'elle choisit alors. Elle eut le courage d'ouvrir une école et de l'établir d'après les principes pédagogiques qu'elle avait appris à aimer en Amérique. Mais, ses élèves étant toutes des jeunes filles japonaises imbuës des antiques traditions de leur pays, elle respecta, pour des raisons sentimentales et autres, les costumes de ses compatriotes et s'efforça, tout en cultivant chez elles le charme de leur race, de leur inculquer certaines des idées occidentales. Ce fut un trait de génie. De l'école de Mademoiselle Tsuda commencèrent à sortir des jeunes filles dont l'inimitable grâce, la politesse et l'aménité étaient en quelque sorte vivifiées par un énergique esprit d'initiative et une réelle capacité d'enthousiasme.

Les anciennes élèves de Mademoiselle Tsuda jouent déjà un rôle important au Japon; elles travaillent à l'émancipation des Japonaises et sont elles-mêmes des types accomplis de la femme moderne.

Mademoiselle Ume Tsuda est malade depuis quelque temps et a dû abandonner la direction de l'œuvre qu'elle a créée, mais, pendant de longues années, elle fut au Japon l'inspiratrice de tous les efforts faits en faveur de l'éducation féminine moderne.

Mme YOSHIOKA. — A Tôkyô, au cœur d'un étrange dédale de rues, se trouve un groupe de bâtiments modernes. Ce sont deux hôpitaux à chacun desquels est adjointe une école de médecine. Et c'est une femme, une Japonaise, qui fonda hôpitaux et écoles, et qui les dirige encore aujourd'hui.

Le Japon est un pays fort attaché à ses traditions; jusqu'à présent aucune femme n'avait pris une place importante dans le monde médical. La création et l'organisation de deux hôpitaux par une femme est donc un fait unique. Ces beaux bâtiments de pierre blanche sont un monument élevé à l'infatigable énergie, au merveilleux esprit d'initiative et à la puissante imagination créatrice d'une femme, Madame la Doctoresse Yoshioka.

Mme Yoshioka commença, il y a vingt-cinq ans, par fonder un petit hôpital pour femmes, puis, cinq ans plus tard, elle ouvrit une école de médecine où elle n'eut d'abord que quatre élèves. Le Gouvernement, peu favorable à une école dirigée par une femme, lui créa des obstacles. Elle persévéra dans ses efforts et, en 1920, le jour de la cérémonie marquant la fin de l'année scolaire, son école comptait 460 étudiantes. Le succès obtenu par Madame Yoshioka prouve quel rôle important les femmes-médecins sont appelées à jouer au Japon. Un jour, sans doute, plusieurs de ces étudiantes pourront à leur tour enseigner dans les écoles fondées par Mme Yoshioka. Aujourd'hui, et ce fait montre la lenteur avec laquelle les idées nouvelles s'établissent au Japon, Mme Yoshioka doit avouer qu'il n'y a pas une femme parmi ses quarante-huit professeurs, et pourtant, sur les sept cents femmes médecins officiellement reconnues et qui exercent au Japon, plus de trois cents ont été ses élèves. La qualité de

son enseignement s'est élevée d'année en année et, en 1920, le Gouvernement a autorisé les élèves diplômées de l'école de Mme Yoshioka à exercer la médecine sans passer au préalable les examens d'État.

Et Mme Yoshioka a trouvé le temps de diriger sa maison et d'élever sa fille. En outre, elle a toujours collaboré à plusieurs revues médicales. Mme la Doctoresse Yoshioka est féministe dans le sens le plus élevé du mot, et sa vie est consacrée à venir en aide aux femmes.

Mme MOTO HANI. — Mme Moto Hani fut la première femme appelée à diriger un journal. Il y a longtemps déjà, elle réussit à persuader au rédacteur en chef du *Hochi* de lui confier la première page féminine qui ait jamais paru dans un journal japonais. Le succès de ses efforts l'encouragea à publier une revue rédigée pour les femmes et par une femme. Jusqu'alors, la lecture des revues était en quelque sorte réservée aux hommes. Il y a dix-huit ans de cela, et la fille de Madame Moto Hani garde précieusement le premier numéro de cette revue, dont la date est à peu près celle de sa naissance. Au début, la revue paraissait sur 32 pages, entièrement rédigées par Mme Moto Hani elle-même. Six ans plus tard, elle réussit à intéresser quelques amies à son entreprise; maintenant, sa revue n'a pas moins de 150 pages; les noms des meilleurs écrivains des deux sexes figurent parmi ses collaborateurs et son tirage s'élève à 100.000. Cette revue s'appelle *l'Ami de la Femme*. Il y a huit ans, Mme Moto Hani lança *L'Ami de l'Étude* qui tire aujourd'hui à 40.000, et, il y a trois ans, elle publia *L'Ami de l'Enfant*, qui a maintenant 50.000 lecteurs.

Mme Hani est très moderne. Bien qu'elle-même porte encore la robe nationale, elle reconnaît les avantages des costumes occidentaux et ses deux filles s'habillent généralement à l'européenne.

Mme Hani s'occupe activement de l'établissement d'une école primaire supérieure dans les locaux attenants à ses bureaux. Mme Hani, qui est chrétienne, veut que son école soit chrétienne et que les méthodes d'instruction les plus modernes y soient appliquées.

Mme TOMO INOUE. — Mme la Doctoresse Tomo Inoue étudia d'abord pour devenir garde-malade, mais dans un pays où les femmes sont en général de petite taille, elle fut trouvée par trop petite pour la profession à laquelle elle voulait se consacrer. Plus tard, après avoir terminé ses études dans une école chrétienne et enseigné quelque temps, elle se plaça comme interprète auprès d'une doctoresse américaine qui avait épousé un Japonais. Elle devint bientôt son aide et, peu à peu, grandit en elle le désir d'entrer dans la carrière médicale. Sur le conseil de son amie américaine, elle alla étudier l'homéopathie et l'allopathie aux États-Unis d'abord à Cleveland, puis à Ann Arbor. Elle dut gagner sa vie pendant ce temps et travailla dans un des bureaux du collège; par la suite, elle se fit connaître comme conférencière.

À son retour au Japon, elle demanda au Gouvernement l'autorisation d'exercer la médecine. Or, son cas était nouveau. Jamais une femme médecin japonaise n'était arrivée munie d'un diplôme américain. Elle dut attendre quatre ans la réponse officielle.

Ses débuts furent extrêmement pénibles car il était trop ancré dans les mœurs japonaises de considérer la femme comme la gardienne du foyer, la ménagère et la mère de famille. Il en va autrement maintenant et les femmes médecins sont fort appréciées. Au congrès médical qui fut tenu à New York il y a deux ans, Madame la Doctoresse Inouye représenta le Japon. Il y avait dix-huit ans qu'elle avait quitté les États-Unis avec son titre de doctoresse en médecine.

Mme MAKINO. — Dans le quartier des affaires de Yokohama, à un coin d'une des rues les plus passagères, se trouve une boutique où les touristes aiment à s'arrêter, car ils y trouvent de vieux cuivres, aussi bien que d'artistiques objets modernes de métal. La bouilloire coréenne, le samovar du réfugié russe, la boîte d'allumettes au sceau des Tokugawa tentent le chasseur de souvenirs. Et la réputation de cette boutique est si bien établie que, naguère, une grande maison anglaise en offrit 100.000 yen. Mais la propriétaire — car c'est une femme qui possède et dirige cette maison — déclina cette offre.

Et cette femme qui réussit ainsi à changer le cuivre en or n'avait que cette petite boutique comme ressources lorsqu'elle se trouva veuve, il y a une dizaine d'années.

Mais Mme Makino appartient à une famille de samouraï, une de ces nobles familles dans lesquelles jadis les femmes devenaient souvent de redoutables guerrières. Dans le nouveau Japon, où le commerce n'est plus déshonorant, et où les samouraï d'hier sont les marchands d'aujourd'hui, l'énergie et l'esprit d'initiative hérités de leurs ancêtres font parfois d'excellentes commerçantes des descendantes de l'ancienne aristocratie.

Mme Makino, restée seule, sans argent, sans expérience des affaires, résolut de recueillir et de vendre tous les vieux cuivres qu'elle pourrait trouver, de fabriquer et de vendre tous les cuivres artistiques modernes que les touristes recherchaient et elle fit de sa boutique une boutique unique à Tôkyô. De là l'antique bouilloire coréenne et la boîte d'allumettes moderne.

Yokohama est célèbre pour ses belles enseignes de cuivre, et les plus curieuses, dit-on, viennent de la boutique de Mme Makino. Dans les deux usines de Mme Makino et dans quatre autres usines dont elle achète la plus grande partie de la production, on travaille jour et nuit pour satisfaire aux commandes. Maintenant, les cuivres de Mme Makino sont expédiés en Amérique, en Australie, en Chine et aux Philippines.

Mme KASHIMA. — Il faut passer par des rues et des rues bordées de tonneaux et saturées d'une piquante odeur de saké, il faut franchir une enceinte de murs évocatrice du Japon d'autrefois pour trouver le bureau de Mme Chiyo Kashima.

On voit sans peine que cette maison de commerce est ancienne, car le bâtiment est caractéristique de la première époque de l'architecture Meiji, et les bureaux sont installés dans un édifice qui ressemble à un château féodal, solide et tout hérissé de fer.

Mme Kashima s'harmonise au décor. Elle aussi appartient au Japon d'antan; elle ne se laisse même pas interviewer. Mais, partout dans les bureaux, on voit des commis accroupis sur le sol, et c'est d'eux que l'on apprend que la famille Kashima vend du vin depuis plus de trois cents ans, que le mari de Mme Kashima dirigea les affaires de la maison et qu'à sa mort, il y a douze ans, sa veuve lui succéda. On apprend aussi que l'affaire n'a cessé de prospérer, qu'elle a une valeur d'un million de yen, et qu'elle est aujourd'hui une des plus importantes du Japon.

Mme Kashima a maintenant 57 ans et, bien qu'elle ait assisté à des réformes qui ont, en cinquante ans, détruit un régime et sapé des traditions millénaires, elle ne veut rien connaître des coutumes nouvelles et n'aime ni le modernisme ni le nouveau Japon; elle demeure inchangée au milieu des changements que ne cessent d'apporter les années dans l'Empire du Soleil Levant.

Feu Mme HIROOKA. — Il nous faut encore, pour donner un complet aperçu de l'activité de certaines femmes japonaises, mentionner Mme Hirooka, qui a laissé une grande réputation dans les milieux financiers et industriels japonais.

Elle avait près de 90 ans quand elle mourut, il y a maintenant quatre ans, et, à cet âge avancé, elle était encore une force dans le monde des affaires. Appartenant elle-même à la famille Mitsui, elle épousa un Hirooka au moment de la Restauration, époque à laquelle de nombreuses familles aristocratiques se trouvèrent ruinées. La fortune des Hirooka faillit sombrer et, si elle fut sauvée, ce fut grâce à la sagacité de Mme Hirooka. La lecture d'une brochure américaine sur l'organisation des banques modernes lui inspira l'idée de fonder une banque. Cette banque, de très peu d'importance à ses débuts, est aujourd'hui une des grandes banques d'Osaka. Avec l'argent qu'elle obtint de la vente des actions de cette banque, elle acheta une mine; et, un jour, dans les montagnes de Kyûshû, alors infestées de brigands, apparut une femme en costume masculin, le pistolet à la ceinture. C'était Mme Hirooka qui, rompant ainsi avec la tradition, abandonnait son foyer et la culture des vertus domestiques pour aller vivre dans une hutte et diriger elle-même l'exploitation de sa mine.

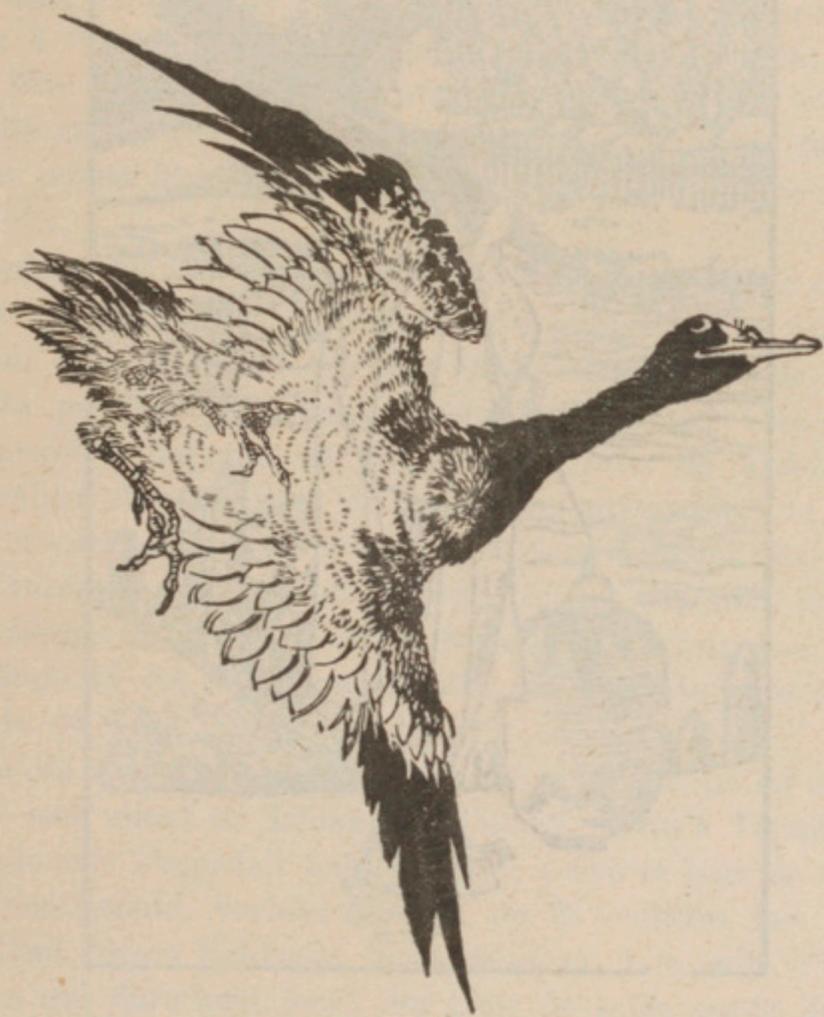
Elle sollicita avec tant d'insistance la construction d'une ligne de chemin de fer pour transporter son charbon qu'elle finit par l'obtenir; l'expert du Gouvernement, sur l'avis duquel cette ligne fut construite, déclara qu'il craignait Mme Hirooka plus que qui que ce soit au monde, car elle n'abandonnait jamais un projet et ne se laissait rebuter par aucun refus.

En 1890, elle vendit ses mines, plaça son argent dans les banques, les compagnies d'assurances et les entreprises agricoles ou minières qui s'établissaient alors en Corée, puis elle confia la direction de ses affaires à son fils adoptif à qui elle avait, peu auparavant, donné sa fille en mariage, et s'occupa de fonder des écoles.

A sa mort, elle avait la réputation d'être la femme la plus riche du Japon.

Mme Hirooka s'était, à l'âge de 61 ans, convertie au christianisme. Pendant les dernières années de sa vie, elle se dévoua à sa nouvelle religion et alla, d'un bout à l'autre de l'Empire, catéchiser ses compatriotes dans toutes les villes où il lui était possible de trouver un auditoire.

Quand elle mourut, le Japon perdit une des femmes les plus remarquablement douées que le monde ait jamais connues.





LES AÏNUS ET LEUR FOLK LORE

Les Aïnus, que l'on trouve encore en Hokkaïdô et en Sakhaline, sont les derniers représentants d'une des races aborigènes qui jadis occupaient toutes les îles nipponnes. Quand le premier empereur du Japon Jimmu et sa suite, venant de Kyû-Shyû, débarquèrent à Honshu vers l'an 660 avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque de la captivité des Juifs à Babylone, ils y trouvèrent les Aïnus. L'origine de cette race se perd dans la nuit des temps, et nous ne saurions ajouter la moindre créance à la légende, chère à certains, d'après laquelle les Aïnus seraient issus de l'union d'une bête sauvage et d'une princesse japonaise qui s'était sauvée de chez elle en barque. Selon toute apparence, ce conte fut inventé par des voisins moins hirsutes désireux d'expliquer la nature velue des Aïnus.

D'autres légendes donnent comme ancêtres aux Aïnus l'ours ou l'aigle, mais il ne faut voir là qu'une survivance du totémisme. Les Aïnus habitent aujourd'hui l'île japonaise de Yézo (Hokkaïdô). Cette île est mentionnée pour la première fois dans l'histoire du Japon vers l'an 662 après J.-C., époque à laquelle un guerrier, du nom de Abé-no-Hirafu, établit une garnison dans le pays où se trouve aujourd'hui la province de Shiribeshi, et commença à explorer les régions avoisinantes. Pendant les siècles qui suivirent, on entendit peu parler des Japonais de l'île de Yézo. Au xvi^e siècle, un certain Takeda Nobuhiro y fonda une véritable colonie; la capitale en fut Matsumaye, ville qui existe encore à l'extrémité méridionale de Yézo.

Des Aïnus m'ont conté que jadis Hokkaïdô était divisé en deux îles par un bras de mer allant de Ishikari, à l'ouest, jusqu'à Tomokomaï, à l'est. L'île méridionale s'appelait *Ushima*, c'est-à-dire la baie de la péninsule, et l'île septentrionale, *Noshike Moshiri*, ou île centrale. Les Aïnus de Sakhaline appellent encore Hokkaïdô *Noshe-Moshiri*. A la suite d'un tremblement de terre qui dura cent jours, un banc de sable surgit de la mer et relia les deux îles. La nature du sol semble prouver l'exactitude de cette version.

Il est hors de doute que les Aïnus ont jadis habité toutes les îles nipponnes. Ceci est maintenant du domaine de l'histoire. Au début, les conquérants japonais les appelèrent *Tsuchi-gumo*, appellation que l'on retrouve dans le *Kô-ji-Ki*, ou Anciennes Chroniques, livre écrit vers l'an 712 après J.-C. *Tsuchi-gumo* signifie araignée de terre, et ce nom indique que les aborigènes demeuraient dans des fosses ou dans des cavités. Dans des livres plus récents, ils sont appelés *Ebisu* et *Emishi*, ce qui veut dire simplement barbares et ne peut nous donner la moindre idée de leur origine. Les

crânes coniques et aplatis des Aïnus ressemblent fort à ceux que l'on a découverts dans des grottes d'Europe; certains paléontologistes en tirent des théories assez intéressantes, mais que nous ne saurions considérer comme concluantes. En somme, l'origine des Aïnus est encore inconnue.

Ils semblent avoir été particulièrement féroces, et, sur ce point, les récits japonais et Aïnus diffèrent fort peu.

« Jadis, dit une légende aïnu, les Aïnus étaient cannibales; ils dévoraient toute crue la chair non seulement des animaux mais encore de ceux de leurs congénères qu'ils tuaient pour les manger. Quand le divin Ainoia descendit du ciel, il enseigna aux Aïnus à fabriquer des harpons, des arcs, des flèches et des ustensiles de cuisine. Il leur ordonna de cuire leurs viandes avant de les manger et condamna le cannibalisme. »

Ainoia est le principal personnage de la mythologie aïnu. Nombreux étaient naguère les Aïnus qui se vantaient que l'un de leurs ancêtres avait été sinon engendré, du moins créé par lui. Ainoia semble donc être considéré comme une divinité créatrice, un Prométhée, qui aurait, sur l'ordre du maître des dieux du ciel, créé des hommes et leur aurait enseigné les arts utiles ainsi que le respect des dieux et les rites de la religion. Sa tâche accomplie, Ainoia remonta au ciel et voici ce que dit la légende à ce sujet :

« Le divin Ainoia est aussi appelé « *Aïnu-rak-guru* » « celui qui sent l'Aïnu » et voici pourquoi :

« Après avoir vécu longtemps parmi les hommes et vécu de la vie des hommes, Ainoia remonta au ciel, mais il oublia d'ôter ses vêtements, et l'odeur humaine, l'odeur aïnu, dont ils étaient imprégnés, choqua l'odorat des autres divinités qui ne purent s'empêcher de s'écrier : « Oh! quelle odeur d'Aïnu il y a ici! D'où cette odeur peut-elle venir? » Et Ainoia dut redescendre sur la terre et y abandonner ses habits avant de reparaitre au ciel. »

Pour d'autres étymologistes, le mot *aïnu* est un dérivé d'*Ainoia*, et non *Ainoia* d'*Aïnu*, ce qui n'est pas prouvé. L'orthographe *Aïno* que l'on rencontre fréquemment est incorrecte. C'est le terme qu'emploient les Aïnus eux-mêmes, non pas comme nom générique, mais plutôt comme vocatif, lorsqu'ils s'adressent la parole. Les femmes sont les *mat-aïnu* bien qu'on les désigne dans la langue populaire par le terme *me-no-ko* (en japonais « enfant féminin »). Certains donnent le nom de *ai-no-ko* aux hommes et aux femmes. Comme *me-no-ko*, ce mot est d'origine japonaise.

Le nom générique *Aïnu* semble être dérivé du verbe *yainu* « penser », ce qui donnerait à la race une origine supérieure. Les Aïnus ne seraient plus des barbares et des métis, mais des *ἄνθρωποι* dans toute l'acception du terme grec, c'est-à-dire « des êtres qui regardent vers le ciel », donc des êtres religieux; or, l'Aïnu est éminemment religieux. Voici d'ailleurs comment les Aïnus expliquent la Genèse :

« Quand Dieu créa l'homme, il façonna son corps de limon, fit sa chevelure de morgeline et son épine dorsale d'une baguette de saule. C'est pourquoi le dos de l'homme se courbe lorsque la vieillesse arrive. Il se courbe même parfois à un tel point que l'être humain s'incline vers le sol et semble marcher à la façon des daims ».

Pendant mon séjour dans les régions où vivent encore des Aïnus, j'ai souvent entendu des hommes et des femmes s'appeler mutuellement « dos vouité », « vieux daim », « daim galeux » etc. La légende ci-dessus me fit comprendre ce qu'il pouvait y avoir d'insultant dans ces expressions.

Il y a encore une autre version de l'origine de l'homme :

« Alors que le maître des dieux était en train de façonner le premier homme, et comme il avait presque fini de modeler son visage, il dut retourner précipitamment au ciel où l'appelait une affaire de la plus haute importance. Toutefois, avant de quitter la terre, il confia la garde de son œuvre inachevée à une loutre, à laquelle il dit qu'il allait envoyer une autre divinité pour terminer sa tâche; et il chargea la loutre d'expliquer à cette divinité ce qui restait à faire. La loutre promit de s'acquitter fidèlement de sa mission. Mais, comme la divinité tardait à venir, l'animal se mit à pêcher et à se gorger de poisson, tant et si bien qu'il oublia complètement ce que lui avait dit le maître des dieux. Ainsi l'homme demeura un être imparfait. Dieu punit sévèrement la loutre de sa négligence. Il lui enleva la faculté de se souvenir; et c'est pourquoi, de nos jours encore, la loutre n'a pas du tout de mémoire. »

Ces légendes, si amusantes soient-elles, ne nous apprennent rien sur l'origine des Aïnus.

Tout ce que, d'autre part, on peut dire en se plaçant au point de vue philologique, c'est que la langue des anciens Aïnus paraît se rattacher aux anciennes langues aryennes. En tous cas, il n'y a pas de parenté entre l'aïnu et le japonais moderne; en effet, les termes aïnus que l'on suppose d'origine japonaise sont le plus souvent d'origine chinoise, et certains mots que l'on trouve dans les deux langues sont des mots aïnus qui sont devenus japonais.

Les Aïnus ont-ils été la seule race aborigène du Japon? Les vieilles légendes mentionnent un peuple de nains, peuple que les Aïnus auraient trouvé à Yézo lors de leur arrivée et qu'ils auraient exterminé. Mais on n'a découvert aucune trace de leur séjour, ni ossements, ni armes, ni outils. Les caves et les huttes de terre où ils sont supposés avoir vécu et que l'on montre encore ne suffisent pas à prouver leur existence. Nous avons vu, en effet, que les Japonais appelaient les Aïnus eux-mêmes *tsuchi-gumo* « araignées de terre ». Or les Aïnus d'Hokkaïdô parlent de ces nains disparus comme de *moropok-guru* ou *moropok-un-guru* « gens qui vivent sous la terre » et les Aïnus de Sakhaline les appellent *toche-un-guru* « gens qui vivent dans des huttes de terre ». Or ces termes peuvent s'appliquer aux Aïnus eux-mêmes. En effet, aujourd'hui encore, des huttes de terre servent de demeures d'hiver aux Aïnus d'Hokkaïdô et de Sakhaline. Elles sont nombreuses sur la côte orientale de Sakhaline et on en retrouve de nombreux vestiges dans l'île d'Hokkaïdô; il y en a à Sapporo même. Ces huttes, que les Aïnus prétendent habitables en hiver, sont fort malsaines en été.

Les Aïnus semblent croire que certains de ces nains vivaient sous les larges feuilles de certains arbustes, de même que certains nains d'Afri



que vivent à l'abri des luxuriantes végétations tropicales. Cette croyance vient sans doute de la confusion faite par les Aïnus entre les mots *koropok* « sous » ou « en dessous » et *korokoni* « pétasite », plante à larges feuilles que les Japonais appellent *fuki*.

Le *fuki* atteint une taille très grande à Hokkaïdô et dans certaines régions. Le plus grand que je me rappelle avoir vu mesurait plus de 1,20 m de diamètre et la hauteur de la tige dépassait 1,5 m. Cette tige, bien salée, se peut manger en guise de hors-d'œuvre et les Japonais en sont très friands.

« Il y a très longtemps, dit une légende aïnu, des nains qui demeuraient soit dans des caves, soit dans des huttes de terre, vécurent parmi nous. Ils étaient si petits qu'ils pouvaient s'abriter sous une feuille de *korokoni*. Quand ils allaient à la pêche au hareng, ils y allaient dans des bateaux faits de feuilles de *sasa* cousues ensemble. Lorsqu'ils avaient harponné un hareng, il fallait les efforts réunis des équipages de cinq, voire même de dix, bateaux pour le remorquer jusqu'à la rive. Et cependant, ces merveilleux petits êtres tuaient parfois de grosses baleines! »

Les Japonais semblent, eux aussi, croire à l'existence de cette race de nains qu'ils appellent *ko-bito*, mais ils n'ont retrouvé aucune trace d'une langue *ko-bito*.

Jadis, il y avait des Aïnus dans tout le Japon, et beaucoup de noms géographiques sont d'origine aïnu, le nom du Mont Fuji, entre autres. En outre, dans les musées japonais, on trouve un grand nombre d'ustensiles et d'objets antiques qui ressemblent fort à des ustensiles et à des objets dont les Aïnus se servaient encore il n'y a pas très longtemps. De même, certains noms géographiques de Sibérie, surtout ceux de la région de l'Amour, semblent être des noms aïnus.

Les huttes de terre des anciens Aïnus qu'on trouve à Hokkaïdô sont identiques à celles que les Aïnus modernes construisirent à la fin du siècle dernier dans l'île de Sikotan. Ces huttes devaient être très sombres et fort mal aérées. Elles avaient plusieurs compartiments et les passages de communication étaient bas et étroits. Il y a aussi, à Hokkaïdô, quelques vestiges de l'âge de la pierre. Sans doute, les Aïnus se servirent d'armes et d'outils de pierre jusqu'à un temps relativement récent; et, pour eux, l'âge de la pierre n'est pas aussi éloigné que pour nous. Les découvertes d'outils et d'armes de pierre n'indiquent donc nullement qu'il y ait eut une autre race d'hommes à Hokkaïdô, avant l'arrivée des Aïnus; d'ailleurs, les premiers Japonais arrivés dans l'île de Hondo se servaient encore d'outils et d'armes de silex. En effet, leur plus ancienne chronique, le *Kojî-Ki*, contient le passage suivant :

« Quand Sa Grandeur, ayant continué sa marche en avant, arriva à la grande cave d'Osaka, où l'attendaient quatre-vingts braves de la race des *tsuchi-gumo*, il ordonna qu'un banquet fût servi à ces quatre-vingts guerriers et que derrière chacun d'eux se tint un jeune écuyer armé d'une épée. Il donna ses instructions aux écuyers et leur dit : « Quand je chanterai, frappez tous au même moment ». Voici ce qu'il

chanta pour bien faire comprendre aux valets qu'il devaient abattre les « araignées de terre » :

« Dans la grande cave d'Osaka, des hommes ont pénétré en grand nombre. Ils y sont maintenant. Bien que ces hommes soient nombreux, les enfants des illustres et puissants guerriers vont les abattre et les achever avec leurs épées aux gardes en forme de maillets. Le moment est venu. Que les enfants des illustres et puissants guerriers, avec leurs maillets de pierre frappent!! »

En entendant ces paroles, les écuyers tirèrent leurs épées et tuèrent les quatre-vingts « araignées de terre ». Le paragraphe suivant raconte comment l'Empereur, après avoir pacifié les divinités sauvages et exterminé les rebelles, alla demeurer dans son palais et gouverna son Empire.

Je possédais une barre de fer d'environ 1,20 de longueur, où trois encoches avaient été faites à la lime. L'on me dit ce que ces trois encoches signifiaient : cette barre de fer avait servi à assommer et à tuer trois hommes. Dès que je connus son histoire, je rendis l'arme à celui qui me l'avait donnée, et ce dernier ne comprit pas pourquoi je refusais de conserver un si précieux souvenir. Peu après, le pauvre diable fut tué lui-même par un ours et je suppose que la barre de fer l'accompagna au tombeau.

Quelques préjugés survivent encore à la longue inimitié des Aïnus et des Japonais. Cela n'est pas étonnant, car les chroniques sont pleines d'horribles récits de luttes acharnées et de massacres; elles nous apprennent avec quelle âpreté les aborigènes résistèrent aux colonisateurs. Cette résistance se prolongea longtemps après l'établissement des Japonais à Yamato et aux environs de Kyôto. En 720 après J.-C., ils se levèrent en masse et ne furent rejetés au Nord de Sendai qu'au prix les plus grands efforts et des plus grands sacrifices.

En 776, une confédération de tribus aïnus reprit la lutte, s'empara d'un fort voisin de Sendai ainsi que des armes et approvisionnements qu'il contenait, tua le commandant de la place et massacra la garnison. De là, les chefs aïnus s'avancèrent vers le sud et répandirent la terreur jusque dans la région où, depuis, fut bâti Tôkyô. Il fallut de longues années pour les soumettre. Les Aïnus de Hondo ne furent définitivement vaincus qu'en 878, après qu'ils eurent été affaiblis par une violente guerre civile. Quelques chefs aïnus, ayant fait leur soumission, devinrent des daïmyôs japonais, et des mariages eurent lieu entre certaines familles des deux races; des traces de ces alliances se remarquent encore aujourd'hui dans toutes les provinces de l'Empire.

Quant à la race aïnu elle-même, affaiblie par les luttes de tribu à tribu et par sa longue résistance aux envahisseurs, elle commença à tomber en décadence. De nos jours, on n'en trouve plus guère que dans l'île d'Hokkaïdô, surtout dans les districts d'Hidaka, d'Iburi et de Togashi où il y en a 15279 (7155 hommes et 8124 femmes) et dans l'île de Sakhaline où l'on en compte environ 1600. Leur nombre va sans cesse en diminuant

car la tuberculose — et cela est dû à leur ignorance de la médecine et de hygiène autant qu'à l'insalubrité des huttes dans lesquelles ils vivent — fait parmi eux de très grands ravages. Ainsi, des 300 Aïnus que le Gouvernement japonais transplanta de Shumushiri à Sikotan (une île voisine de Nemuro), en 1874, pas un n'a survécu. En outre, il y a maintenant, dans les districts où demeurent les derniers Aïnus, plus de 2.000.000 de Japonais actifs et industrieux. Le pays est civilisé; les Aïnus, incapables de s'adapter à la vie moderne et de soutenir la concurrence, vivent misérablement. Ce peuple de chasseurs et de pêcheurs a dû renoncer à se nourrir de chair et est devenu végétarien. Les mariages entre consanguins affaiblissent encore cette race dégénérée dont la complète disparition, en tant que race, est inévitable et prochaine, quels que soient les regrets qu'on en puisse avoir et les efforts que l'on tente pour la faire revivre.

Cela est d'autant plus à déplorer que les Aïnus sont des gens intéressants à plusieurs points de vue.

Les Aïnus bien portants ont généralement un caractère jovial bien qu'ils aient tendance à bouder comme des enfants lorsqu'on leur refuse ce qu'ils désirent. D'autre part, s'il est vrai qu'ils n'ont pas eu les avantages d'une éducation moderne, ils peuvent être instruits, et on est en train de les instruire. Ils ont maintenant d'excellentes écoles et on ne fait, dans les établissements d'instruction primaire, aucune différence entre les enfants japonais et les enfants aïnus. Il devient d'ailleurs de plus en plus difficile de distinguer les enfants des deux races. En effet, d'une part, beaucoup de jeunes Aïnus sont issus d'unions entre Japonais et femmes aïnus, et, d'autre part, beaucoup de femmes aïnus sans enfants ont adopté des petits Japonais. Les différences entre les deux races sont sur le point de disparaître, et la génération aïnu actuelle est apparemment la dernière dont le sang soit du vrai sang aïnu.

Personnellement, j'ai toujours trouvé les Aïnus généreux et hospitaliers, mais il faut les bien traiter sinon leurs vieux instincts primitifs se réveillent, et le sauvage reparaît chez eux avec presque autant de violence qu'il le peut faire, sous l'empire de la colère, chez certains individus de notre propre race. A l'état normal, les Aïnus sont des gens extrêmement polis.

Une jeune femme aïnu, qui rencontre un étranger, le salue en se couvrant respectueusement la bouche avec sa main et s'écarte de son chemin. Si l'étranger lui adresse la parole, elle l'écoute tête nue et les lèvres recouvertes de ses doigts. Quand elle dit : « Comment vous portez-vous ? » elle étend l'index de sa main gauche et l'élève lentement le long du bras jusqu'à hauteur de l'épaule droite, puis le porte à sa lèvre et le place sur le tatouage qui la décore.

La peau des Aïnus des deux sexes est plus blanche que celle des Japonais; chez certains d'entre eux, elle a une teinte cuivrée qui rappelle celle des Indiens de l'Amérique du Nord et des indigènes de l'Alaska. Un jeune Aïnu qui était allé chasser la louve dans l'Alaska déclara à son retour

que certains mots employés par les Alaskans ressemblaient beaucoup à des vocables aïnus.

Les Aïnus sont de petite taille. Les hommes arrivent en moyenne à 1,50 m et les femmes 1,30 m. Ils sont assez trapus et bien découplés. Ils ont la chevelure abondante et noire, les yeux brun-sombre, larges et brillants, le nez court et droit, le front haut et large, la bouche grande et lippue, les dents blanches et régulières. Ce qui les distingue le plus des Japonais c'est la forme de leurs orbites : les orbites des Japonais sont en forme d'amande, ceux des Aïnus sont ronds.

Les Aïnus attachent une très grande importance à la longueur de leurs cheveux. Ceux qui, parmi eux, ont une belle chevelure ondulée ou frisée sont appelés *kamui-otop-ush-guru*, c'est-à-dire « les hommes à chevelure de dieu ».

Les longues et épaisses barbes qu'étaient beaucoup d'hommes et dont ils sont très fiers, sont fort soignées par eux. Quelques-unes atteignent une longueur de plus de 30 cm. Quand elles deviennent blanches, elles donnent à leurs possesseurs une apparence remarquablement vénérable et patriarcale. Mes amis Aïnus m'ont demandé plus d'une fois si je pouvais leur donner de l'huile ou de la graisse pour faire pousser la barbe.

Les Aïnus croient qu'il existe un lien mystérieux entre leur propre santé et la santé de leurs cheveux ou des poils de leur barbe. Ils vont même jusqu'à conserver précieusement leurs cheveux tombés. Que ne leur arriverait-il pas en effet si un de leurs ennemis réussissait à s'en emparer ? Il n'aurait qu'à prononcer quelques mots de prière ou quelque formule cabalistique et à les enterrer : les cheveux pourriraient dans le sol et en même temps leur ancien possesseur s'émacierait, s'affaiblirait et mourrait sans qu'on pût le sauver.

Cette superstition explique pourquoi les Aïnus ont une telle terreur d'aller en prison : en effet, les cheveux des prisonniers, au Japon comme ailleurs, sont coupés courts. Par suite, les Aïnus sortent de prison endurcis et aigris car ils considèrent que leur châtement est disproportionné à la gravité de la faute commise, quelle qu'elle soit, et se croient sincèrement victimes d'une injustice.

Se couper les cheveux et porter les cheveux courts est contraire aux règles de la religion aïnu qui ne prévoit que deux exceptions :

« Celui qui vient de perdre sa femme doit se couper les cheveux, mais il ne se couvrira point la tête, car il doit adorer les dieux et vivre dans la société des hommes, et il serait inconvenant d'approcher les dieux ou les hommes autrement que tête nue. Le malheur suivra les pas de celui qui aura coupé ses cheveux, s'il ne l'a fait en signe de deuil. Lui-même, ou un de ses parents, ou un de ses plus chers amis, mourra peu après. Ainsi l'enseignèrent les divinités. »

« Que la femme qui vient de perdre son mari se coupe et s'arrache les cheveux, et qu'elle soit triste, et qu'elle manifeste sa tristesse, et qu'elle porte un bonnet sur la tête, car si elle ne paraît point triste, d'autres hommes viendront et voudront s'amuser avec elle, ce qui serait très mal.

Nulle veuve ne devrait laisser repousser ses cheveux. Nulle personne, homme ou femme, ayant perdu époux ou épouse, ne devra se remarier car le mari et la femme se rejoignent dans les mondes de l'au-delà. Ainsi l'enseigna le divin Aïona. »

Notons en passant que ces coutumes sont en train de disparaître.

Il ne faut pas croire que les Aïnus soient totalement dénués d'une certaine sorte d'esprit. Les deux incidents suivants montrent qu'ils ne manquent pas d'humour.

Un jour, que je parlais devant un auditoire aïnu, je mentionnai l'existence du chameau; je dus immédiatement répondre à de nombreuses questions concernant cet étrange animal. Je fus amené à expliquer comment le chameau peut absorber et emmagasiner, en une seule fois, de grandes quantités d'eau, ce qui lui permet de rester, par la suite, plusieurs jours sans boire. J'ajoutai que, pendant la traversée des déserts, des voyageurs s'étaient procuré l'eau nécessaire à leur existence en tuant un chameau et en s'abreuvant de l'eau qu'il portait en lui. C'en fut trop pour un de mes Aïnus qui dit alors d'une voix très basse mais parfaitement distincte : « Monsieur, est-ce que le chameau n'est pas aussi fait de façon à pouvoir transporter quelques gouttes de saké? » Cet Aïnu pensait que j'exagerais et voulait voir jusqu'où irait mon audace si j'étais convenablement encouragé.

Un voyageur qui, accompagné d'un guide aïnu, traversait une forêt de Yézo, fit feu sur quelque chose qui remuait dans les broussailles. Un animal fort semblable à un loup bondit et disparut. L'Aïnu alla examiner l'endroit où la bête avait été vue et y trouva la moitié d'un lièvre que le loup était sans doute en train de dévorer lorsqu'il avait été effrayé par le coup de fusil. L'Aïnu ramassa le demi-lièvre et, le soir, à l'auberge, il le prépara pour son souper. Le voyageur entendit alors la conversation suivante entre l'Aïnu et l'aubergiste :

L'aubergiste. — Qu'est-ce que tu as là?

L'Aïnu. — Comme tu peux voir, un demi-lièvre.

L'aubergiste. — Qu'est-ce que tu vas en faire?

L'Aïnu. — Le préparer pour mon souper.

L'aubergiste. — Comment se fait-il que tu n'en aies que la moitié?

L'Aïnu. — C'est parce que mon maître lui a envoyé un coup de fusil.

L'aubergiste. — Comment se fait-il qu'il n'en ait tiré que la moitié?

L'Aïnu. — C'est bien simple : le lièvre est l'animal le plus rapide de la création, et ce lièvre était le plus rapide des lièvres; d'autre part, mon maître est le meilleur tireur qu'il y ait au monde...

L'aubergiste. — Oui, et alors?

L'Aïnu. — Alors! eh bien! puisqu'un si bon tireur avait affaire à une créature si rapide, il était impossible que mon maître manquât le lièvre et il était aussi impossible que le lièvre ne réussît pas à s'échapper. Voici donc ce qui est arrivé : mon maître a tué la moitié du lièvre, l'autre

moitié a pu se sauver et même se sauver sur ses quatre pattes bien que tu en voies deux ici.

C'en était trop pour l'aubergiste; il sourit et dit que c'était un mensonge, traita l'Aïnu de *chickusho*. « imbécile » et s'éloigna.

(Cet article a été partiellement traduit et partiellement adapté des articles de J. BACHELOR, D.-D. — F. R. G. S. *The Ainus and their Folklore* parus dans le *Japan Magazine*).





LE BOUDDHISME

ET SON INFLUENCE CIVILISATRICE AU JAPON

PAR

le Professeur **S. OHSUMI**, de l'Université de Toyô
(Membre de la Société Franco-Japonaise)

(Extrait du Journal le *Gorodzu Choho* des 9 et 10 septembre 1918)

I. — LE JAPON ET LE CONTINENT ASIATIQUE

La vie du Japon, en tant que nation civilisée dans le vrai sens du mot, date de son entrée en rapport direct avec le continent et de l'introduction dans le pays de la civilisation continentale qui servit à sa culture. Antérieurement à cette date, le Japon, par l'intermédiaire de la Péninsule coréenne, s'était mis en contact avec la civilisation du continent car, alors, le royaume de Mimana de la Corée, comptait une colonie japonaise avec un gouverneur nommé par la Cour impériale du Japon.

Mais cette civilisation n'était pas assez brillante pour pouvoir exercer une influence sensible sur la vie des Japonais.

Or, la Chine, unifiée sous la dynastie des Sui, ayant importé chez elle la civilisation des Indes et, par l'entremise des Hindous, celle de la Grèce, eut la sienne fort splendide. La dynastie des Tan, qui succéda aux Sui, prépara la civilisation, qui devait bientôt s'étendre jusqu'au Japon. C'est ainsi que le Japon bénéficia de la même culture que la Chine, qui lui donna sa littérature, ses beaux-arts et sa musique. Et ce fut par l'entremise d'une nouvelle religion que se firent alors des innovations sociales au Japon, comme cela a eu lieu ailleurs et à différentes époques.

L'histoire nous apprend qu'autrefois chez les Goths, le christianisme servit d'intermédiaire pour l'introduction de la civilisation romaine. De nos jours encore, n'a-t-on pas vu notre pays faire, par le christianisme, la connaissance de la civilisation occidentale?

En vérité, l'adaptation sérieuse et durable d'une nouvelle culture ne peut être obtenue que si elle s'appuie sur la base solide qu'est une religion, susceptible de s'enraciner profondément dans les cœurs.

Ce fut au sixième siècle que le bouddhisme entra au Japon, auquel il servit de moyen de s'assimiler la civilisation des Sui.

II. — LE BOUDDHISME ET LE PRINCE SHOTOKUTAISHI

Notons un autre facteur de la morale au Japon.

Le confucianisme, introduit au Japon à l'aurore du troisième siècle, fit accepter avec son enseignement philosophique, la pratique personnelle des préceptes moraux et releva rationnellement le niveau de la morale primitive des Japonais, en leur proposant des modèles à imiter en leurs sages.

Voici un exemple mémorable du résultat de cet enseignement :

Le prince Wakairatsuko, fils de l'empereur Ojin, trouvant son élévation au trône au préjudice de son frère aîné contraire à l'enseignement de Confucius, se suicida sur le champ plutôt que de consentir à un passe-droit (en 312 A. D.).

Le confucianisme avait préparé pendant trois siècles le terrain au bouddhisme, lorsque celui-ci fit son apparition au Japon par l'entremise du royaume de Kudura (Corée) en 577. Alors, il y avait à la Cour Impériale du Japon un homme de génie Shôtokutaishi ou prince Wakairatsuko-Oji (574-681). Il était comme la tête d'une comète, dont la chevelure enveloppait tout le Japon dans sa vie de civilisé : la civilisation du pays, dans toutes ses manifestations, avait son origine dans cet homme prodigieux.

Le prince Shôtokutaishi n'accepta pas cependant en aveugle et sans jugement la nouvelle culture bouddhique; et, pour l'adapter au pays, il eut recours à son esprit et à son cœur, non communs, et il sut parfaitement concilier cette culture avec le génie national. Il s'était rendu compte de la religion, de sa philosophie et de ses arts avant de faire comprendre et accepter tout cela par le peuple.

La queue de cette comète s'allongea de l'Ouest à l'Est suivant la configuration de notre pays, qui s'étend suivant cette direction, la tête de la comète étant dans la région supérieure de l'Ouest et la queue dans la région inférieure de l'Est, de sorte que, qui veut étudier géographiquement l'histoire de la civilisation du Japon, n'a qu'à partir de l'Ouest et à s'acheminer vers l'Est. A chaque tournant de sa route, le voyageur verra un vieil édifice religieux, pouvant lui servir de jalon. La cérémonie, toujours la même qui y est célébrée depuis l'antiquité, les prières qui s'y récitent et le costume dont s'habillent les prêtres, tout doit lui indiquer le rôle important que le temple a dû jouer dans l'histoire de la civilisation du Japon. Donc, un touriste qui, débarqué à Kobe, visiterait Osaka, Kamakura et Tôkyô, pourrait passer en revue les traces laissées par la civilisation bouddhique pendant douze ou treize siècles.

Le prince Shôtokutaishi emprunta au bouddhisme une métaphysique, qu'il modifia selon son goût et dont il déduisit toutes ses idées appliquées à la politique, aux lettres et aux arts. D'après lui, le monde, auquel le bouddhisme fait aspirer, serait le monde du nirvâna, monde pur et éternel. Ce monde ne serait ni un monde tel que les Hindous se le sont imaginé, qui, existant dans une simple conception de l'esprit, ne nécessite pas d'efforts de la part de l'homme, ni un milieu imaginaire de la vie contemplative,

mais un monde immédiatement réalisable par la purification de notre vie, car, par la pratique de la morale bouddhique, ce bas-monde serait transformé en monde de nirvâna, qui a pour attributs la pureté et l'éternité.

Le monde idéalisé selon la religion doit être aussi le monde idéal au point de vue politique, le monde politique suprême, c'est-à-dire que l'Etat n'est pas autre chose que le monde religieux, le nirvâna. Telles furent les idées du prince Shôtokutaishi.

Il voulut unir l'Etat à la religion et, dans une certaine mesure, il y réussit et établit une loi en 17 articles qui fut la Constitution de l'Empire. Du moment que l'Etat était la réalisation d'un idéal religieux, les temples et les autorités administratives devaient être de la même nature et du même ordre d'idées. Le prince donna à la Cour des conférences sur les trois livres canoniques du bouddhisme et fit construire de nombreux temples.

III. — LES TEMPLES BOUDDHIQUES

Le premier temple (shi) Tennôji bâti par lui en 587, était à Tamatsukuri, Osaka, d'où il fut transféré et reconstruit en 593 dans la banlieue du Sud de la ville où il subsiste encore.

Il n'y a presque pas de doute que ce temple, qui est d'un style antique, réalise un plan tracé du temps du prince Shôtokutaishi. C'est par ce plus ancien temple que devrait commencer le pèlerinage aux temples bouddhiques du Japon.

Mais le plus beau temple typique de cette époque se trouve au nord-est d'Osaka, à Nara. C'est le temple de Hôryûji, réputé une construction du prince Shôtokutaishi. Ce temple a une annexe nommée Yumedono, où le prince se serait livré à des contemplations *samâdhi*. Le maître-temple et le stupa (que quelques-uns disent avoir été brûlés et avoir été reconstruits), à notre avis, appartiennent sûrement à l'époque du Prince.

IV. — LA CIVILISATION PENDANT LA PÉRIODE DE NARA

Le prince Shôtokutaishi parvint à concilier le bouddhisme et le génie national du Japon. Et c'est l'empereur Shômu (701-756) qui rendit cette union plus solide et plus nationale. En transférant la capitale de l'Empire de Settsu à Nara, province de Yamato, ce monarque, désireux de convertir tout l'empire au bouddhisme, établit dans chaque circonscription administrative deux temples qui en dépendirent : l'un pour les bonzes et l'autre pour les bonzesses. Le chef-lieu de chaque circonscription s'appelant alors *kokufu*, les temples ressortissant à la circonscription s'appelaient *kokubuji*. Il existe encore aujourd'hui dans presque toutes les anciennes divisions administratives, un nom géographique qui rappelle ce temple.

Le grand temple de Tôdaiji de la capitale de Nara, avec sa colossale statue du Bouddha, était le centre de tous les temples de *kokubuji*. Ce temple et ses dépendances, plusieurs fois brûlés, furent reconstruits, de sorte que les constructions du temps de l'empereur Shômu ne subsistent

plus à Nara, à l'exception de la tour Tôgû du temple de Yakushiji. Cependant, on peut voir dans les nombreux temples de cette ville une multitude de statues bouddhiques témoins de la splendeur passée du bouddhisme. On dirait que ces statues respirent une douce quiétude et la tendre miséricorde pour les humains.

Devant la statue colossale de *Mahavairocana* de Nara, l'empereur Shômu se déclara esclave des trois Trésors : du Bouddha, de sa doctrine et de ses ministres, et il se fit bonze lui-même dans les dernières années de sa vie.

A l'époque de Nara, au Japon, la civilisation était entrée dans sa phase de pleine prospérité, car le pays en avait reçu presque tous les éléments que lui permettaient alors ses communications avec le dehors, c'est-à-dire avec la Corée, les Indes et indirectement, sans doute, avec d'autres pays situés plus à l'Ouest. Les appoints de la civilisation ainsi apportés au Japon, s'étaient ajoutés à la civilisation qui y existait déjà, pour l'enrichir et la renouveler.

On dit que le *Seisôin* (magasin de trésors de l'empereur Seïmu) à Nara, appartenant à la Maison de l'Empereur et fermé au public, conserve, entre autres choses, les échantillons de tous les articles qui auraient été importés à cette époque des Indes, de la Grèce et des pays du Sud.

V. — LES RAPPORTS DE L'INDE ET DE LA GRÈCE AVEC LE JAPON

Si, à cette époque, l'Inde avait subi l'influence de la civilisation grecque, il est certain que le Japon aurait aussi subi, quoique indirectement, la même influence.

D'après nos annales, un bonze hindou *Subhakarasingha* serait venu au Japon en 721. Un autre prêtre hindou *Bodhisena* (704-760) aurait passé au Japon en 736 avec Buttetsu, prêtre des environs de Saïgon, et tous deux auraient aidé à l'édification du temple de Tôdaiji.

D'un autre côté, le gouvernement d'alors envoyait continuellement des prêtres et des laïques faire des études en Chine.

La Corée envoyait sans cesse des milliers d'émigrants qui peuplèrent les plaines du Yamato et firent rayonner sa civilisation. Cette immigration coréenne se prouve par l'existence, dans cette contrée, de noms géographiques dérivés de la langue coréenne.

Il semble même que la civilisation japonaise de la période de Nara était la quintessence des civilisations du continent oriental et l'origine même de la civilisation proprement dite du Japon. Cette période, longue d'un siècle seulement, donna au Japon une civilisation qui reste impérissable.

VI. — DEUX GÉNIES BOUDDHISTES

Antérieurement à l'époque de Nara, le Japon considérait déjà le cérémonial des fêtes religieuses comme des actes officiels. Dès l'époque de Nara, l'État se trouva complètement uni à la religion.

Lorsque, en 794, la capitale fut transférée de Nara à Kyôto, le bouddhisme fut adopté comme un moyen de gouvernement de l'État.

L'empereur Kwammu bâtit au Nord et au Sud de la ville les temples de Tôji et de Saiji, auxquels il accorda la même protection que l'empereur Shômu avait donnée à ses temples. C'est alors qu'apparurent au Japon deux génies religieux : Denkyô et Kôbô.

Denkyô (767-822), originaire d'Oomi, fut fait prêtre de bonne heure. Il se bâtit un temple sur le mont Hiei, au nord-est de Kyôto, où l'empereur Kwammu vint faire ses dévotions. Plus tard, il passa en Chine, où il étudia un idéalisme absolu dit Tendai et le ritualisme mystique Shingon. Il transmit son docte enseignement à des disciples qu'il réunit au mont Hiei.

Kôbô (774-833), originaire de Sanuki, possédait des talents encore supérieurs à ceux de Denkyô; il fut peut-être même le plus grand génie que le Japon ait produit. C'était un génie universel : il avait approfondi plus que quiconque le ritualisme Shingon et, de plus, il excellait dans la littérature et dans les beaux-arts. Il s'entendait même à des travaux d'utilité publique, tels que le défrichement des terres. D'après sa biographie, il aurait fait des miracles. Connu sous le nom populaire de *daishi* (grand maître), il a de nombreux admirateurs dans tout le Japon. Ses statues de pierre sont vénérées sur les routes de la campagne. Il enseigna d'abord au temple de Tôji et passa ses dernières années au mont Kôya (province de Kii) où il mourut. Il dort pour se réveiller dans un temps donné, dit une légende.

Au mont Hiei et au mont Kôya, on trouve des souvenirs laissés par ces deux génies bouddhistes.

VII. — DE L'ÉPOQUE DE HEIAN A L'ÉPOQUE DE KAMAKURA

Depuis la fin de l'époque de Heian, les disputes des gouvernants dégénèrent en guerres civiles.

La guerre excite les hommes de toutes les classes à faire retour sur eux-mêmes, à réfléchir sur leur vie et à se demander quelle est la destinée de leur âme et sur quoi celle-ci peut compter pour son salut. Il en résulte que tous se mettent à faire des réflexions salutaires sur leur personne. Donc, à partir de cette époque troublée, la religion pénétra dans les masses populaires où l'on commença individuellement à s'occuper de l'âme. Elle y devint sérieuse, universelle et individuelle. Elle passa de l'aristocratie au peuple.

Parmi les prêtres, auteurs de cette vulgarisation du bouddhisme, il faut citer Hônen (1137-1212), qui influença ses contemporains et sa postérité.

Hônen, fils d'un samurai de Mimasaka, fit, jeune encore, ses études au mont Hiei et parvint à acquérir toutes les connaissances philosophiques du bouddhisme. Il vit que la philosophie ardue et compliquée n'était pas de nature à satisfaire les aspirations de l'âme et trouva pour ce but un moyen simple et pratique, accessible à tous, lequel consistait à s'asseoir devant le Bouddha, à joindre les mains, à confesser ses péchés dans une attitude pieuse et humble et à l'invoquer en récitant *Namo-Mitabhâya-Buddaya*, *Namo-mitabhâguse-Buddhaya* (Je crois humblement à la lumière

sans borne). Hônen, non satisfait de la philosophie, vulgarisa ce moyen, qui, cependant, n'était pas inconnu avant lui. Il fut le premier à répéter à plusieurs reprises le nom du Bouddha, donnant cette prière comme la plus efficace pour le salut. Il s'acquitta victorieusement de sa tâche malgré la persécution de nombreux sophistes.

La secte de Jôdoshû, qui enseigne sa doctrine, est prospère au Japon. La tombe de Hônen est au temple de Chion-in, à Kyôto.

Si l'œuvre difficile de démocratisation du bouddhisme fut commencée par Hônen, elle fut achevée par son disciple Shinran et un autre prêtre Nichiren, presque contemporain de ce dernier. Ces deux hommes étaient encore des génies égaux à Denkyô et à Kôbô.

Lorsque la guerre civile se termina par la victoire des Minamoto, le gouvernement central s'installa à Kamakura et l'autorité centrale du bouddhisme se transporta aussi dans cette ville.

Shinran, (1173-1262), fils d'un noble de la Cour de Kyôto, étudia au mont Hiei et, par une soudaine inspiration, se fit disciple de Hônen. Né dans l'aristocratie, il était démocrate dans son enseignement, qui était très simplifié et mis à la portée du peuple. Il se déclarait ami du peuple, homme obscur et insuffisant, et disait que rien n'est plus propre à comprendre la puissance éternelle du Bouddha que de se convaincre de sa propre insuffisance. Lui, qui avait une science vaste et profonde de la philosophie bouddhique, n'aimait pas à s'y assujettir et se bornait à enseigner qu'il fallait tout bonnement espérer son salut par le bouddhisme au lieu de s'attacher à la philosophie.

Croire à son salut par le Bouddha, c'est s'abandonner à sa puissance miséricordieuse par abnégation de soi; chez l'homme, c'est de sa reconnaissance envers le Bouddha que naît la moralité humaine. Le but de la vie n'est autre chose que le salut par le Bouddha. Tel était l'enseignement de Shinran.

Pareil enseignement ne put être que bien accepté par le peuple ignorant. Il y recruta un nombre si prodigieux d'adeptes que l'on n'en avait jamais tant vu dans aucune autre secte.

Shinran était un réformateur ardent, mais pacifique. C'est par lui que le bouddhisme descendit dans les dernières couches sociales.

Un autre réformateur, semblable à lui, naquit dans la province de Kazusa : c'était Nichiren (1222-1282).

Nichiren, qui avait aussi étudié la philosophie bouddhique, devenue peu à peu sans vie, en imagina une nouvelle, qui faisait mettre l'espérance dans le saddharma-pundarika-sutrâ (l'un des principaux canons bouddhiques). Il enseigna que la récitation répétée de cette oraison amenait le cœur à la vérité et finissait par les unir l'un à l'autre au point de pouvoir se dire : « la vérité, c'est moi et moi je suis la vérité ». Son enseignement philosophique ne laissait pas d'être compliqué, mais la pratique des dévotions était rendue facile. Par là, Nichiren non moins que Shinran, exerça une influence considérable sur le peuple.

Shiran, retiré à Kyôto dans les dernières années de sa vie, y mourut. On

y voit sa tombe au mont Higashi. Ses adeptes sont répandus dans tout le Japon.

Nichiren, toujours persécuté, eut une vie de lutttes continuelles. Il se retira dans les dernières années de sa vie au mont Minobu (province de Kai) mais il mourut à Ikegami, près de Tôkyô. Ses restes sont conservés dans un reliquaire de cristal à Minobu.

VIII. — ZEN, RELIGION DES SAMURAI

Si l'enseignement de Shinran et de Nichiren convenait au peuple, il en fallait un autre pour la classe des samurai. La secte de Zen fit à merveille leur affaire; elle fut si bien accueillie par eux qu'on l'aurait dite spécialement faite pour eux.

La secte de Zen fut introduite de Chine au Japon au commencement du XII^e siècle.

Elle exige une trempe d'esprit à la stoïque, ce qui fait qu'une analyse psychologique des samurai révèle chez eux beaucoup d'éléments moraux de la doctrine de Zen, si bien que quiconque veut connaître le bushidô, ne le comprendra point, sans avoir connu Zen, un peu comme la charité chrétienne, surtout l'amour de la Vierge Marie, explique la générosité de la chevalerie du Moyen Age en Europe. On trouve à Kamakura de nombreux temples de la secte de Zen, qui attestent que cette doctrine bouddhique avait fleuri dans cette ancienne capitale des samurai.

La secte de Zen comprend plusieurs subdivisions, dont la plus appropriée aux Japonais est la sous-secte de Sôdoshu fondée par Dôgen (1203-1253).

Fils, lui aussi, d'un noble de la Cour, Dôgen avait étudié en Chine. Revenu au Japon, il se retira sur une montagne de la province d'Echizen, où il demeura enfermé toute sa vie. Il ne désirait pas que ses adeptes fussent nombreux, mais il disait qu'il se montrerait satisfait, s'il réussissait à amener un seul homme, même un demi-homme, à la complète compréhension de son propre cœur.

Les sous-sectes de Sôdôshû, de Yôdo, de Shinshû (de Shinran) et de Nichirensû sont très florissantes au Japon.

Pour étudier l'histoire du bouddhisme au Japon, nous avons parcouru Osaka, Nara, Kyôto et la région de l'est et, chemin faisant, nous avons parlé des fondateurs des sous-sectes bouddhiques qui ont une grande popularité au Japon.

Quiconque veut étudier historiquement ou non cette religion, devra aussi suivre notre itinéraire.

Depuis le XIV^e siècle, le bouddhisme n'a plus produit de génie parmi ses ministres. De son ancienne splendeur, il ne reste plus que la traînée pâlie des comètes qui ont passé.

Nous verrons quelle figure le Bouddhisme fera dans le monde après la guerre actuelle.



LES JARDINS JAPONAIS

EXPRESSION DES QUALITÉS NATIONALES

PAR

SEIROKU HOUDA

Docteur ès sciences

(D'après un article du *Japan Magazine*)

I. — LE JARDIN DIT INSULAIRE.

Nés dans une île au climat tempéré, aux côtes sinueuses et dentelées que viennent baigner les vagues de trop vastes océans, les Japonais, peu tentés par les aventures maritimes lointaines et longtemps ignorants des influences étrangères, vécurent presque jusqu'à nos jours dans le calme et l'isolement. Le cercle d'horizon de chacun des habitants des îles nipponnes était borné par des collines et des montagnes. Même la plaine d'Ishikari et le Kwanto, qui sont de grandes étendues de terrain plat, forment une sorte de cirque que des chaînes de hauteurs ferment dans le lointain. Et pendant des siècles, la civilisation japonaise en marche ne cessa de déplacer sa capitale et son foyer de rayonnement.

Ainsi, dans leur village ou dans leur district entouré de montagnes et séparé du reste du monde, nos pères purent mener une existence paisible et simple.

Par bonheur, le Japon était une terre bénie où les épis se multipliaient, et l'humble laboureur ne se trouvait point contraint d'arracher sa subsistance au sol par d'incessants et fatiguants efforts. Son travail quotidien lui laissait le loisir d'admirer les abondantes beautés de la nature et l'en jouir. C'est pourquoi, dans le Japon d'autrefois comme dans la plupart des pays riches où la vie est facile et douce, la religion n'avait point l'importance qu'elle prenait alors dans des pays plus pauvres. Tout au plus trouvons-nous dans les régions prospères les traces d'un polythéisme primitif présentant comme attributs de la divinité, tout ce qui était puissance, ou bien encore d'une sorte d'idolâtrie née de ces sensations de terreur et de révérence que donne aux peuples enfants le spectacle des imposantes manifestations des forces de la nature. Mais ni ce polythéisme, ni cette idolâtrie ne sont à vraiment parler des religions. Il n'y avait chez nos ancêtres, ni le profond sentiment religieux intérieur, ni cet ardent désir de la vie éternelle qui sont l'essence même de toute vraie religion, ou s'ils

les possédaient, ce n'était qu'à un infime degré, et cela ne les empêchait en aucune façon de goûter pleinement les plaisirs des sens.

Dans cette vie douce, paisible et assurée, il était naturel que l'homme cherchât à occuper ses loisirs de façon agréable. Autour de lui, près de lui, des fleurs, des oiseaux, des ruisseaux attiraient et charmaient ses regards. Quel plaisir plus simple, quelle occupation plus inoffensive l'homme aurait-il pu trouver? et c'est pourquoi les Japonais ont si longtemps été de raffinés matérialistes, amoureux de la nature; c'est pourquoi, de tout temps, les fleurs et les plantes ont fait leurs délices.

Il sera facile de voir le rapport qui existe entre cette introduction et le sujet de cet article.

II. — LE JARDIN DE LA SALLE INTÉRIEURE.

Au temps de la dynastie Nara et dans la période héienne, un des styles les plus populaires de l'architecture des jardins s'appelait « le jardin de la salle intérieure ». Ce style, le plus ancien peut-être, prouve l'amour des Japonais pour la nature et surtout pour les arbres et les fleurs. Nous sommes redevables de ce style à la famille Fujiwara dont la puissance et l'influence furent si grandes pendant la période héienne. Courtisans cultivés, les membres de cette famille consacraient leur vie à la recherche des plaisirs les plus raffinés; ils aimaient passer de longues heures dans de merveilleuses demeures flottantes, richement décorées, dont les proues étaient ornées de têtes d'oiseaux ou de dragons. Là ils s'adonnaient au charme de la poésie et de la musique, composant eux-mêmes des poèmes et jouant eux-mêmes leurs propres mélodies. Les Fujiwara, créateurs des « jardins de la chambre intérieure » développèrent ce style et, par une série d'améliorations successives, le menèrent à la perfection.

« Le jardin de la chambre intérieure » avait toujours une superficie inférieure à un hectare (maximum : 89 ares). Il était dessiné de telle façon qu'il n'apparaissait dans toute sa beauté que lorsqu'on le contemplait de l'appartement familial ou salle intérieure située au centre du palais ou de la demeure seigneuriale. Cet appartement était relié aux autres appartements du nord, du sud et de l'est par des corridors ou des galeries. Dans la partie sud du jardin se trouvaient des arbres et un lac; en son milieu, un étang artificiel était semé de petites îles; à droite et à gauche de cet étang, et joints à la terre ferme par des passerelles de bois, il y avait des pavillons de pêche, ou des pavillons d'où l'on pouvait contempler de jolies cascades; à l'arrière-plan, s'élevaient des collines artificielles plantées d'arbres et d'arbrisseaux. Les essences alors préférées étaient le pin, le cyprès et autres plantes toujours vertes, ainsi que l'érable, le cerisier, le camélia, l'azalée, le *Lespedeza*, l'enrya, l'*Arundicaria Japonica*, le *Podocarpus Chinensis*, le thuya oriental et le fusain.

Dans les îlots de l'étang et en plusieurs autres endroits choisis du jardin, des arbres, des arbrisseaux et des fleurs entrelaçaient artistement leurs tiges et leurs branches, leurs feuilles et leurs pétales.

D'ailleurs, ces jardins n'étaient point construits simplement pour être

admirés d'un point donné, mais encore, comme tous les jardins, pour qu'on pût s'y proméner, s'y reposer, s'y récréer.

Il n'existe plus aujourd'hui un seul de ces jardins; nous ne les connaissons que par les livres et seules des recherches historiques nous ont permis de savoir quel en était le plan et quelles plantes ils contenaient.

Ainsi, dans le « Manyoshu », un recueil d'anciens poèmes, sont cités : le prunier, le lespedeza, le *Citrus nobilis*, le cerisier, la *Dentzia crenata*, le *Drankthus superbus*, la glycine, la *Kerria Japonica* (yamabuki) etc.; et dans le « Kaifuso », recueil de poésies dans le goût chinois datant également de cette même période Nara, sont célébrés les plantes et les arbres favoris des Japonais : le pin, le saule pleureur, le prunier, le pêcher, le *Cercidephyllum*.

Il est à noter que cet esthétisme scientifique était alors chose inconnue dans les pays occidentaux. A cette époque, les Européens ne ressentait rien qui pût ressembler à l'intense intérêt, à cette sorte de fascination que nos ancêtres éprouvaient en présence de la nature. A cette époque, aucun génie occidental ne songeait même à construire avec art des jardins faits pour le plaisir des yeux. Nul ne songeait à transplanter des arbres et des fleurs pour satisfaire un goût inné et les présenter aux regards dans un cadre idéal, certains devant être contemplés au clair de lune, d'autres devant apparaître dans toute leur beauté sous un léger manteau de givre.

Cet amour passionné de la nature est le trait caractéristique de notre race, et cet amour est pur de toute considération métaphysique ou théologique telle que la pensée de la mort et de la résurrection. Nos ancêtres étaient trop matérialistes et surtout trop occupés à satisfaire leur insouciant dilettantisme pour se complaire à de profondes méditations. « Quand je mourrai, — disait l'un d'eux, — puisque je dois mourir, je demande que des fleurs soient jetées par brassées sur mon corps sans vie ». Là se bornaient les aspirations des hommes de cette époque. Ainsi est justifiée ma thèse que nos ancêtres étaient alors peu religieux et peu enclins à l'étude soutenue des grands problèmes métaphysiques.

III. — INFLUENCE DES IDÉES BOUDDHIQUES ET DE LA CHINE.

Combien y-a-t-il encore de jardins anciens au Japon? La plupart ont disparu, certains ont été préservés et demeurent intacts, tout au moins en partie. Parmi ces derniers nous pouvons mentionner le « Jin-sen-in », à Kyôto, qui date de plus de mille ans. C'est le plus ancien de tous. Son sol a été cultivé pendant six cents ans, la disposition actuelle de ses pierres et de ses rochers est la même qu'il y a quatre siècles et rien depuis trois cents ans n'a été changé dans ses plantations d'arbres, d'arbustes et de fleurs. D'ailleurs, c'est à Kyôto qu'existent les jardins les plus anciens et la plupart datent de la période Muromachi, c'est-à-dire d'environ cinq siècles.

Toutefois, il importe que l'on sache que l'art des jardins fut, comme tous les arts japonais, profondément influencé par deux philosophies, la philo-

sophie bouddhique, surtout telle qu'elle fut enseignée par la secte Zen, et la philosophie chinoise.

Cette influence se manifeste surtout par l'érection de groupes de rochers dont chacun était couronné d'un nom bouddhique ou chinois; on retrouve ainsi des pierres marquées : *shugo-seki* (pierre de protection), *nishin-seki* (pierre des deux dieux), *raihai-seki* (pierre d'adoration), *tei-mei-seki* (pierre de la lumière du jardin), *judo-seki* (pierre d'immobilité), *doji-seki* (pierre de jeunesse), *kokei-seki* (pierre de la vallée du Tigre). L'orientation de ces pierres et leur exposition à la lumière du soleil avaient une grande importance car les astrologues avaient déclaré que certaines positions étaient heureuses et certaines autres de mauvais augure. Ainsi, de nouvelles règles s'établirent et l'on commença à construire des jardins d'après un ou plusieurs modèles déterminés.

Dans la période Tokugawa, il y eut six jardins types ; le jardin à sol uni, le jardin parsemé de collines artificielles, le jardin carré, le jardin de style intermédiaire et le jardin aux inscriptions symboliques. La confusion de ces divers styles dans un seul jardin (comme il arrive parfois de nos jours) peut être considérée comme un trait purement moderne du goût national. Toutefois, je dois reconnaître que certains de nos jardins d'aujourd'hui sont des chefs-d'œuvre d'individualité et de bon goût.

Jusqu'ici je me suis consacré à des études scientifiques; qu'il me soit pourtant permis de déclarer, et cela sans porter atteinte à la sainteté de la science et sans manquer d'égards à mon propre pays, que je défendrai toujours la doctrine de la supériorité du spirituel sur le temporel chaque fois que j'aurai l'occasion de traiter en public un des sujets dans lesquels je me suis spécialisé. C'est pourquoi je tiens dès aujourd'hui à attirer plus spécialement l'attention sur les caractéristiques nationales telles que les révèlent certains merveilleux jardins construits par des ancêtres de génie. Je citerai entre autres les jardins bouddhiques de Ginkakuji, de Ryuanji et de Daisen-in.

Considérons d'abord l'ingénuité et la pureté des dessinateurs du Ginkakuji de Kyôto telles qu'elles se manifestent dans les canaux de sable argenté des *ginsanada* et dans les *kogitsutai* ou tours de clair de lune. Les beaux pins, les rochers et l'eau que l'on voit à l'arrière-plan d'Higashiyama et autour du jardin privé, le sable blanc entassé en blocs géométriques ; tout concourt à faire de ce jardin un chef-d'œuvre d'ingéniosité, de bon goût et de rare originalité. Il en existe d'ailleurs plusieurs copies et certaines de ces dernières sont bien près d'égalier le modèle; toutefois, ce n'est que dans le Ginkakuji que les figures de sable atteignent un si haut degré de perfection.

Cet amour de la pureté, de la blancheur et de la propreté était inné chez nos aïeux — témoin l'universelle coutume des bains quotidiens et le soin que les Japonais ont toujours pris de leurs jardins. N'a-t-on pas dit que le plaisir que donne la contemplation d'un jardin japonais est dû non seulement à son artistique perfection mais encore à son immaculée propreté.

Il me faut ensuite mentionner le style que représente le mieux le « Jar

din du jeune Tigre ». C'est une œuvre de maître comme le prouvent l'habile disposition de quinze rochers de grandeurs différentes qui fait penser à une harmonie musicale, la blancheur du sable dont le jardin est semé, et le charme du jardin abbatial qu'entoure un petit mur de terre.

Et ce n'est pas un moins grand triomphe de l'art que d'avoir réussi à faire entrer dans le décor l'arche entière du ciel et la plaine qui s'étend au-delà du jardin. Habileté technique, grâce, sens esthétique, toutes qualités japonaises, font le charme de ce jardin et s'y manifestent à leur plus haut degré de perfection.

D'ordinaire, les Japonais aiment tout composer en petit et n'ont pas la conception de l'espace et de l'étendue. Mais, dans le plan du « Jardin du jeune Tigre », le génie du dessinateur ne s'est nullement restreint aux limites accoutumées; et son œuvre, dépassant les habitudes d'art de son époque, fut une œuvre de précurseur. Pourtant la dignité, la simplicité et l'élégance qui s'y combinent en un tout harmonieux prouvent que ce jardin n'est pas l'œuvre d'un étranger.

Le modèle le plus pur d'un jardin présentant en miniature un paysage complet aux effets harmonieux et aux artistiques détails est le Daisen-in de Daitokuji (Kyôto). Je citerai ensuite le style dit du paysage artificiel dans lequel les ruisseaux, les plantes décoratives et les rocailles ont un sens symbolique.

IV. LE JARDIN DE LA CÉRÉMONIE DU THÉ, SON AUSTÈRE DIGNITÉ ET SON ISOLEMENT.

Je parlerai maintenant du jardin dans lequel était célébré le *chano-yu* et je m'efforcerai de montrer dans quelle mesure il peut être considéré comme un exemple du bon goût national.

De bonne heure la cérémonie du chano yu fut un « abrégé de la vie esthétique » japonaise et, par réaction, un effet des guerres civiles.

Le jardin de thé était alors une paisible retraite où les fils des hommes aimaient à se retirer après de longues années de combats. Tout y était combiné pour simplifier le labyrinthe compliqué de la pensée humaine.

Ainsi le jardin de thé devint un refuge pour les guerriers désabusés comme pour tous ceux qui avaient perdu conscience de leur moi spirituel dans l'enchevêtrement des affaires de la vie profane. Le jardin de thé est le fruit d'une idée et cette idée est très proche de l'idée fondamentale du Zen. Or le Zen avait alors une immense influence au Japon. La cérémonie du thé et le jardin de thé furent donc l'œuvre harmonieuse des hommes d'une époque déterminée, et tout jardin construit d'après les principes orthodoxes de cette époque est une œuvre d'art et un noble héritage de nos aïeux. Bien que l'origine de la cérémonie et par suite du jardin de thé soit en partie attribuable à la vogue du Zen et que leur conception n'ait pas été purement japonaise, les jardins de la cérémonie du thé ne présentent pas moins certaines caractéristiques essentiellement nationales : leur sévère simplicité, leur exquise pureté, leur sobre élégance.

D'autre part, malgré leur exigüité, on s'y sentait, grâce à l'harmonie de tous leurs éléments, en communion parfaite et sans limite avec la nature, en sympathie complète avec l'esprit universel.

Plus tard, ces jardins furent copiés. On en reproduisit les lignes sans pouvoir en saisir l'âme et l'on appauvrit ainsi une complète sensation de beauté.

Je ne puis m'empêcher de déclarer que, dans les jardins types de ce style, nous pouvons apprendre beaucoup de ce qu'il y a d'édifiant dans notre caractère national.

V. — JARDINS DE LA PÉRIODE TOKUGAWA.

Nous arrivons maintenant à la période Tokugawa ou période moderne. Ces jardins étaient beaucoup plus étendus que ceux que nous venons de décrire, car leur objet était fort différent. Les premiers dont nous avons parlé étaient surtout destinés au plaisir visuel des personnes qui les contemplaient de la maison; les jardins de la période Tokugawa étaient faits pour la promenade. Dans le centre se trouvait généralement un étang et dans le milieu de cet étang, une île. Tout autour de l'étang, il y avait de petites collines artificielles, des bosquets, des tonnelles d'arbres et de plantes et des lanternes artistement placées; tout au bord de l'eau s'élevait un élégant pavillon de thé près d'un embarcadère pour les barques de promenade; dans un réduit, à l'ombre d'une des petites collines, se cachait un kiosque rustique couvert de chaume de *Miscanthus*. On pouvait se promener dans une allée de cerisiers plantés au milieu d'un bois de poivriers japonais ou dans un fourré de pins. Ici et là des touffes d'azalées..., un sentier passant à travers des bambous serrés..., puis des rochers habilement groupés, des bornes, des *torii*, des écriteaux, des bancs et une petite lanterne permettant d'admirer de nuit les effets de neige. Outre toutes ces beautés naturelles ou artificielles, ces jardins contenaient mille objets qui leur donnaient une apparence de confusion et assuraient au promeneur de constants changements de décor. Des êtres vivants y abondaient : dans l'étang, il y avait des poissons rouges; des canards sauvages, des mandarins, des grues, des cailles, et d'autres oiseaux vivaient au bord de l'eau ou dans les coteaux boisés; des moineaux et d'autres petits oiseaux avaient leur nid dans les cimes des arbres.

Certes, un jardin ainsi construit est un agréable lieu de récréation; son propriétaire y peut passer chaque jour quelques heures agréables et y laisser fuir les dernières années de sa vie. Mais dans les temps modernes, nous sommes loin des simples et insouciantes plaisirs de la période héïenne. Les jardins n'étaient pas alors des lieux où l'on pouvait s'amuser à regarder des oiseaux et des fleurs, mais simplement de jolis paysages dont on pouvait jouir tranquillement, assis sur des nattes.

Parfois les jardins modernes sont complètement séparés de la maison d'habitation et ne sont que des trésors que l'on montre aux visiteurs comme de glorieux symboles de richesse. Les propriétaires ne s'atta-

chent plus qu'à la beauté de la forme; il arrive même que leur appréciation de cette beauté n'est plus qu'un vain étalage : leur amour de la beauté a dégénéré et ils sont retournés en arrière.

Cependant, même dans cette confusion, dans ce jardin qui est un style intérieur du jardin de paysage, nous trouvons encore des traits excellents. Parmi les plus beaux des jardins Tokugawa, j'entends parmi ceux qui furent construits avant que le genre en eût dégénéré, nous pouvons mentionner le Palais Détaché Katsu dans la partie ouest de Kyôto. Les plans en furent établis et le jardin fut construit par Kohori Enshû. Ce goût raffiné et cette habileté que nous avons déjà mentionnés comme des qualités éminemment japonaises s'y montrent à la perfection sur un plan étendu de terrains, de bois et d'eau. Je doute que quelque chose de plus beau existe dans le monde entier.

Résumons : Le jardin japonais combine les qualités nationales, simplicité, pureté immaculée, propreté, goût raffiné et élégance. C'est une forme d'art par laquelle nous pouvons exposer au monde une époque de notre vie artistique et religieuse, mais cette exposition est parfois une exposition en miniature, tellement son cadre est devenu restreint.





L'INSTRUCTION TECHNIQUE AU JAPON

PAR

H. CHEVALIER

Consul du Japon à Paris

Le 10 décembre 1913, jour de la cérémonie de l'accession au Trône, l'Empereur, dès son arrivée à Tôkyô, fit appeler au palais le Ministre de l'Éducation et lui donna l'ordre suivant :

Notre Auguste Père l'Empereur, prenant souci des questions d'éducation fonda des institutions, lança des proclamations et envoya des messages pour faire connaître les principes fondamentaux sur lesquels l'éducation doit être basée. Nous, poursuivant ses vues, nous désirons développer de plus en plus l'éducation. Maintenant que la civilisation est en rapide progrès, vous, les éducateurs, vous devez avoir la même volonté que Nous, et devez prendre les mesures nécessaires pour réaliser pleinement l'Auguste volonté du défunt Empereur.

Ayant reçu cet ordre, le Ministre adressa à tous ses subordonnés des instructions leur recommandant de développer spécialement les facultés du peuple, base de la force nationale. On apporta de grands perfectionnements dans toutes les branches de l'éducation, et principalement dans l'instruction technique; son développement fut activement poussé et les gouverneurs locaux reçurent des ordres pour donner toute leur attention aux écoles techniques placées sous leur contrôle et veiller aux perfectionnements à y apporter.

L'ordonnance impériale n° 152, de septembre 1917, a créé le Conseil spécial de l'Éducation sous la direction du Premier Ministre. Ce Conseil remplace l' « Education Investigation Committee » qui dépendait du Ministre de l'Éducation. Il a pour but non seulement d'étudier toutes les questions importantes d'éducation mais aussi de répondre aux enquêtes demandées par le premier ministre. Le Ministre de l'Éducation assiste à ce conseil et donne son avis. Le premier soin du Conseil fut d'assurer un meilleur traitement aux professeurs, ces traitements ayant été reconnus tout à fait insuffisants et nuisibles à un bon recrutement (1). Il décida ensuite de développer les recherches de physique et de chimie,

(1) Le traitement moyen des instituteurs des écoles élémentaires était de 20 yen par mois. Sur 143.477 instituteurs : 43.533 reçoivent par mois de 20 à 25 yen; 42.825 de 16 à 20 yen; 27.763 de 10 à 15; 1.581 seulement reçoivent le maximum de 50 à 105 yen.

de répandre l'étude des sciences; on supprima les études superficielles et on donna plus d'importance à celles qui présentent un caractère d'utilité dans la vie journalière ou servent à développer l'initiative et les études personnelles des élèves. Dans ce but, de nouveaux laboratoires de physique et de chimie furent créés dans les écoles normales et dans les lycées, dans les Universités de Tôkyô, Kyôto et Kyûshyû; la Faculté des Ingénieurs fut développée; un cours de chimie appliquée fut ouvert à la Faculté des Sciences de Tohoku; de nombreuses chaires nouvelles furent créées.

L'éducation commence par le « jardin d'enfants » qui prend les enfants de 3 à 6 ans. Durant l'année scolaire 1917-1918, il y avait 675 jardins d'enfants avec 1882 maîtresses et 55.239 enfants. Plusieurs dépendent des écoles normales d'institutrices.

Le Japon a réalisé l'école unique, obligatoire et presque gratuite, la contribution scolaire étant environ 0,17 yen par mois et des remises pouvant être accordées.

A 6 ans et un jour, commence l'âge scolaire : l'enfant entre à l'école communale; il y reste 4 ans; il peut ensuite, si ses notes sont satisfaisantes, entrer à l'école communale supérieure qui le prend pendant deux ou trois ans; il y a en outre deux ans supplémentaires facultatifs. Le programme comporte les éléments d'éducation morale et nationale ainsi que les connaissances nécessaires pour se conduire dans la vie tout en développant les qualités physiques.

Les classes durent 50 minutes et entre deux classes, il y a 10 minutes de repos. L'entrée est à 8 h. 30 m., le déjeuner à midi; les élèves peuvent soit prendre leur repas en ville soit l'apporter à l'école, le thé étant fourni par l'école. Les cours ont lieu le matin tandis que l'après-midi est consacré au travail manuel, au dessin, au chant, à la gymnastique et à la promenade.

Le dessin est très poussé; au cours supérieur on enseigne le dessin graphique, le croquis et la peinture. Comme travail manuel, les enfants fabriquent des objets utiles plus ou moins compliqués tels que paniers, boîtes, porteplumes, etc.

Pour l'année scolaire 1917-1918, il y avait 25.629 écoles élémentaires avec 7.884.000 élèves (1).

Une des caractéristiques des écoles élémentaires ou supérieures au Japon est l'extrême diversité de leurs programmes qui doivent être appropriés au climat, à la position géographique et aux industries principales de la région; cette diversité se fait sentir dès l'école élémentaire. Une autre caractéristique ce sont les conditions de passage d'une école à une école supérieure : non seulement les examens pour l'admission doivent être satisfaisants, mais les notes obtenues dans l'école que l'on quitte entrent en ligne de compte et il faut en outre avoir été jugé capable de profiter des nouveaux cours, c'est-à-dire avoir une autorisation pour se pré-

(1) Au lieu de 26.386 écoles et 5.996.139 élèves en 1908-1909.

sender aux examens, et cette autorisation est toujours refusée aux élèves dont la conduite a laissé à désirer.

On évite ainsi l'encombrement des classes et on élimine les effets du hasard dans les examens.

Au sortir de l'école élémentaire obligatoire pour tous, le jeune garçon peut être admis suivant ses notes précédentes et aux examens soit dans un lycée (école moyenne), soit dans une école technique, soit dans une école d'apprentis; les filles peuvent aller dans une école supérieure de filles. Il y avait, en 1917-1918, 327 lycées avec 153.136 élèves (1) et 392 écoles supérieures de filles avec 108.700 élèves (2).

14.852 écoles élémentaires ont des cours de travail manuel, 9133 des cours d'agriculture et 836 des cours de commerce.

On peut présenter la suite des études de la façon suivante :

Age					Age		
6 ans					6 ans		
7 —	École primaire.....	$\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \end{array} \right\}$	obligatoire.		7 —		
8 —					8 —		
9 —					9 —		
10 —					10 —		
11 —	École technique (1 ^{er} degré).....	$\left. \begin{array}{l} 5 \\ 6 \\ 7 \\ 8 \end{array} \right\}$	$\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \end{array} \right\}$	Lycée	11 —		
12 —						12 —	
13 —						13 —	
14 —						14 —	
15 —				$\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \end{array} \right\}$	École technique (2 ^e degré).	15 —	
16 —			16 —				
17 —			17 —				
18 —			18 —				
19 —	Ecoles spéciales supérieures	$\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \end{array} \right\}$	$\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \end{array} \right\}$	$\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \end{array} \right\}$	École technique su- périeure.	19 —	
20 —							20 —
21 —							21 —
22 —							22 —
23 —	Universités	$\left. \begin{array}{l} 3 \\ 4 \end{array} \right\}$				23 —	
23 1/2				4 1/2			23 1/2

Les écoles techniques sont faites pour les jeunes gens qui se destinent aux manufactures, à l'agriculture ou au commerce; on les divise en : techniques proprement dites, agricoles, commerciales, nautiques et écoles techniques complémentaires. La sériciculture, la sylviculture, la médecine vétérinaire et le travail des produits de la mer sont enseignés dans les

(1) Au lieu de 296 lycées et 115.038 élèves en 1908-1909.

(2) Au lieu de 159 écoles supérieures de filles et 46.582 élèves en 1908-1909.

écoles d'agriculture. On peut aussi considérer les écoles d'apprentis comme des écoles techniques; il existe en outre des écoles techniques spéciales donnant un enseignement supérieur. Les écoles d'agriculture, de commerce, les écoles nautiques et celles du travail des produits maritimes comportent deux degrés : premier et second degré suivant leur enseignement.

Il y a 18 écoles supérieures du gouvernement, 11.051 écoles techniques publiques dont 10.501 complémentaires et 321 écoles privées dont 276 complémentaires, soit au total 11.390 écoles techniques.

Ces 18 écoles techniques supérieures du gouvernement, placées sous le contrôle direct du département de l'Éducation, comprennent :

- 5 écoles d'agriculture;
- 5 écoles commerciales;
- 8 écoles techniques proprement dites.

Les cinq écoles supérieures d'agriculture sont :

1° l'École supérieure d'Agriculture et Sylviculture de Morioka, comportant trois sections : Agriculture et Chimie agricole, Sylviculture, Médecine vétérinaire; les cours durent deux ans; on admet en outre des étudiants diplômés et des élèves libres qui peuvent rester deux ans : âge minimum pour l'admission, 17 ans.

Il y a 36 professeurs et 267 élèves; la moyenne d'âge à l'admission est de 19 ans; les candidats sont, pour les deux tiers, des gradués des lycées et pour un tiers des gradués des écoles d'agriculture du second degré.

2° École supérieure d'agriculture et de sylviculture de Kagoshima. Deux sections : Agriculture et Sylviculture; 25 professeurs; 201 élèves.

3° École spéciale de Sériciculture et de Filature d'Uyéda.
Deux sections : sériciculture et filature; 26 professeurs et 193 élèves.

4° École supérieure de Sériciculture et de Filature de Tôkyô.
Deux sections comme à l'École d'Uyéda; mais il existe en outre une section de Filature pour les femmes dans laquelle les cours ne durent que deux ans. 38 professeurs; 175 élèves hommes et 47 élèves femmes.

5° École supérieure de sériciculture de Kyôto.
La filature y est également enseignée; 23 professeurs et 167 élèves.

Dans l'ensemble ces écoles sont analogues à celle de Kagoshima.

Les cinq écoles supérieures de commerce sont :

1° École supérieure de commerce de Tôkyô.

Elle comprend : un cours préparatoire d'un an, un cours régulier de trois ans, et un cours professionnel de deux ans pour les diplômés qui désirent se perfectionner dans une branche spéciale; un institut pour la formation des professeurs est annexé à cette école. Les cours y durent 4 ans.

Il y a 81 professeurs et 1.250 élèves (353 en préparatoire, 747 au cours régulier, 119 au cours professionnel et 31 auditeurs).

Sur les 337 élèves admis à l'entrée 311 étaient gradués des lycées, 22 des écoles commerciales du second degré et 4 avaient passé un examen spécial; l'âge moyen à l'entrée est de 19 ans.

2° École supérieure de commerce de Kobe.

Le cours préparatoire comprend deux sections, la première pour les gradués des lycées et pour ceux qui ont subi les examens d'entrée, la deuxième pour les gradués des écoles commerciales du second degré. Ce cours dure un an et le cours régulier trois; 44 professeurs, 739 élèves; 74 seulement avaient été admis après examen. Il y a une école du soir dont le règlement et le programme des cours sont établis par le directeur de l'école supérieure; elle a 95 élèves.

3° École supérieure de commerce de Nagasaki.

Pas de cours préparatoire; trois ans de cours normal et un cours d'un an pour les élèves qui se destinent au commerce extérieur; 33 professeurs et 425 élèves.

4° École supérieure du commerce de Yamaguchi.

Durée des cours : trois ans; en outre, un cours spécial pour le commerce avec la Chine auquel ne sont admis que les élèves sachant le chinois; 27 professeurs; 377 élèves.

5° École supérieure de commerce de Otaru.

Trois années de cours; 32 professeurs; 362 élèves.

Les huit écoles supérieures techniques sont :

1° École supérieure technique de Tôkyô.

Les cours durent trois ans; ils comportent neuf sections : Teinture, Filature, Tissage, Céramique, Chimie appliquée, Electro-chimie, Mécanique, Électricité, Dessin industriel, Architecture. Il y a en outre un cours préparatoire d'un an. On admet des auditeurs.

Une école d'apprentissage est rattachée à l'École supérieure Technique; elle sert à former de bons artisans et à étudier les meilleures méthodes à appliquer pour leur instruction. Elle comprend huit sections : Travail du Bois, Travail du Fer, Électricité, Filature et Tissage, Teinture, Peinture, Tannage, Impression. Les cours durent trois ans; 6 professeurs et 243 élèves.

L'École complémentaire technique dépendant de l'École supérieure est destinée aux artisans et aussi à l'expérimentation des meilleures méthodes à employer dans les écoles complémentaires. Les cours ont lieu le soir. Le cours du second degré comprend : les Machines, l'Architecture, la Chimie appliquée et l'Électricité; il porte sur deux ans et est appelé « Course System ». Le « Subject System », cours du 1^{er} degré, permet à l'élève de choisir les cours qu'il veut suivre pendant chaque trimestre. Il y a 3 professeurs et 878 élèves.

Un Institut pour la formation des professeurs des écoles techniques est relié à l'École supérieure. Il comporte un cours régulier et un cours abrégé; le premier a sept sections et dure trois ans, le second cinq sections et ne dure que deux ans.

Les sept sections du premier cours sont : La Mécanique, l'Architecture, la Teinture, la Filature et le Tissage, la Céramique, la Chimie appliquée et l'Électricité.

Les cinq sections du deuxième cours sont : Travail des métaux, Travail des Bois, Teinture, Tissage, Poterie.

L'École supérieure a 85 professeurs et 930 élèves; ceux-ci, pour la plupart, sortent du lycée, commun pour toutes les autres écoles supérieures.

2° École technique supérieure d'Osaka.

Sept sections : Mécanique, Chimie appliquée, Brasserie, Mines et Métallurgie, Architecture navale, Machines marines, Électricité; les cours durent trois ans; 52 professeurs et 574 élèves.

3° École supérieure technique de Kyôto.

Les cours durent trois ans; il y a trois sections : Teinture, Tissage, Dessin. Les élèves sortent des lycées; ceux qui ont passé les examens d'entrée forment la première division; les élèves sortant des écoles techniques, la deuxième division. Il y a en tout 26 professeurs et 261 élèves.

4° École supérieure technique de Nagoya.

Trois ans et cinq sections : Ingénieurs civils, Ingénieurs mécaniciens, Architectes, Filature et Tissage, Teinture.

Une école technique du soir est attachée à l'École supérieure; elle est destinée à ceux qui sont occupés dans l'industrie.

Les sujets d'étude sont pris dans les sections et les cours durent un an. Ce choix est fait par le Directeur, au commencement de chaque année; les auditeurs doivent avoir plus de 15 ans et justifier d'une instruction suffisante pour profiter des leçons; l'école du soir a 90 élèves.

L'École supérieure (sans tenir compte de l'école du soir) comprend 34 professeurs et 349 élèves.

5° École supérieure technique de Kumamoto.

Trois ans et trois sections : Génie civil, Mécanique, Mines et Métallurgie; en 1919, une section d'électricité a été organisée. Il y a 27 professeurs et 324 élèves.

L'école complémentaire du soir, rattachée à l'École supérieure, comporte les quatre mêmes sections; les cours durent deux ans; 89 élèves.

6° École supérieure technique de Yonezawa.

Trois ans; quatre sections : Teinture, Filature et Tissage, Chimie appliquée, Mécanique; 29 professeurs, 228 élèves.

7° École supérieure de Teinture et de Tissage de Kirya.

Trois ans; deux sections : Teinture, Filature et Tissage; pendant la troisième année les cours de Filature et de Tissage sont séparés et forment deux sections; 17 professeurs, 66 élèves.

8° École spéciale des mines de Akita.

Trois ans; deux sections : Mines, Métallurgie; 28 professeurs, 133 élèves.

En général, toutes les écoles admettent les élèves brevetés à prolonger d'un an ou deux leur séjour à l'école; il y a aussi des élèves libres qui suivent des cours de leur choix.

Les écoles techniques sont d'un degré inférieur aux écoles supérieures

techniques; elles ne dépendent pas toutes du Gouvernement comme ces dernières. Durant l'année scolaire 1917-1918, il y avait 11.051 écoles techniques publiques et 321 écoles techniques privées.

Elles se classent de la façon suivante :

1 école technique spéciale privée comptant	32 professeurs et 273 élèves		
36 -- (dont 2 privées) comptant	602	—	8233 —
2 écoles spéciales d'agriculture (dont 1 privée)	84	—	720 —
83 écoles d'agriculture du 2 ^e degré (dont 4 privées)	1004	—	15906 —
198 écoles d'agriculture du 1 ^{er} degré (dont 4 privées)	1061	—	23916 —
8 écoles des productions marines du 2 ^e degré	67	—	629 —
3 écoles des productions marines du 1 ^{er} degré	9	—	291 —
3 écoles spéciales de commerce (dont 2 privées)	74	—	482 —
79 écoles de commerce du 2 ^e degré (dont 29 privées)	1393	—	32237 —
42 écoles de commerce du 1 ^{er} degré (dont 4 privées)	267	—	6904 —
10 écoles nautiques du 2 ^e degré	108	—	2272 —
130 écoles d'apprentis (dont 8 privées)	813	—	16160 —

L'âge moyen d'admission dans les écoles du 2^e degré était de 15 ans et dans les écoles spéciales de 20 ans; il y a eu cette année-là, 79.369 candidats pour 45.841 places dans ces écoles.

Les écoles techniques complémentaires comprennent :

130 écoles techn. complémentaires (9 priv.)	171 professeurs	10315 élèves
7908 écoles complémentaires d'agriculture (201 privées)	1540	— 436919 —
141 écoles complémentaires des productions marines (7 privées)	29	— 5935 —
238 écoles complémentaires de commerce (23 privées)	244	— 18565 —
1 école complémentaire nautique	1	— 17 —
2359 écoles complémentaires diverses (36 privées)	1341	— 204444 —

Il existe en outre 2.518 écoles diverses avec des règlements variés. Ces écoles correspondent à tous les degrés de l'enseignement; on y trouve 66 écoles supérieures de filles avec 10.798 élèves et 58 écoles techniques ayant 20.793 élèves.

En résumé les écoles techniques supérieures du Gouvernement ont, y compris les écoles d'apprentis et les écoles complémentaires rattachées 8463 élèves
Les écoles techniques publiques et privées 93273 —
Les écoles complémentaires 676195 —
Les écoles techniques diverses (Miscellaneous) 31591 —
sans compter les 2500 étudiants des facultés.

Pour l'année scolaire 1917-1918, la population scolaire totale était de 7 884.000 élèves. Le Département de l'Éducation (y compris les institutions qui en dépendent) comptait 5.547 fonctionnaires avec 4.124.394 yen de traitements.



Poésies Chinoises Antiques

traduites par **Emmanuel TRONQUOIS**

M. Emmanuel Tronquois, dont nous publions ci-après les traductions inédites, faites par lui d'après les textes japonais d'anciennes Poésies Chinoises, a été l'un des Français connaissant le mieux la langue japonaise à l'étude de laquelle il avait consacré plus de 30 années de son existence.

Né en 1855, M. Tronquois avait débuté comme élève à l'Ecole des Beaux-Arts où il avait été l'objet de distinctions flatteuses, puis il s'était adonné à la peinture et au dessin. Mais en 1883, il s'était mis à apprendre le japonais, et désireux de se perfectionner, était parti pour le Japon comme professeur de français. Successivement employé au Consulat de France à Yokohama (1895-96 — 1900-04), en qualité d'interprète et de chancelier, à notre Légation à Tôkyô (1906-09) comme interprète, ses connaissances artistiques lui avaient permis en même temps de faire différents travaux très estimés sur l'histoire de la peinture chinoise et japonaise, et il avait collaboré à la traduction française du grand ouvrage sur l'art japonais publié par la Commission Impériale Japonaise à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900. Mis en disponibilité sur sa demande, en 1910, pour raisons de santé, il rentrait alors en France où il devait s'éteindre en 1917, laissant le souvenir d'un travailleur estimé de tous et d'un savant aussi consciencieux que modeste. La publication de son manuscrit sur d'anciennes Poésies chinoises sera un hommage rendu à sa mémoire par la Société Franco-japonaise.

F. S.

Au Tertre d'Or.

PENTAGRAMMES DANS LE STYLE ANTIQUE, DE LI-PO (LI TAIPEH) (1).

Six dynasties ont chez toi, tour à tour,
Établi et perdu l'empire; —
Trois coups de vin et nous entonnerons
Trois couplets à ta gloire!

(1) Li-Po (Li T'ai-po), l'un des plus célèbres poètes de la Chine (699-762), né dans l'Extrême-Ouest qui devait former plus tard la province du Ssen-tch'ouan. On prétend que sa mère, alors qu'elle était enceinte de lui, vit en songe la planète Vénus (t'ai-po) tomber du ciel et pénétrer dans son sein, circonstance de laquelle le futur poète tira son surnom. Après avoir été accueilli avec de grands honneurs par l'empereur Hinang-Tsong de la dynastie des Tàng, Li-Po se vit fermer la voie des charges officielles par l'hostilité de la favorite Yang Kouei-fei, qu'il avait eu l'audace de viser dans une pièce satirique. Aussi, mena-t-il une vie errante, célébrant dans ses vers la joie de vivre et les plaisirs de l'ivresse. Vers la fin de sa carrière, il fut impliqué dans une sédition fomentée contre le souverain et échappa à grand'peine au châtement suprême, commué en exil dans les régions sauvages qui avoisinaient le Yunnan. Grâcié dans sa vieillesse, il trouva un refuge auprès de Li Yang-ping, gouverneur de Tang-t'ou (Nan-king) qui, après sa mort, recueillit et publia ses poésies. (N. D. L. R.).

En jardins florissants
plus pauvre que le sol des Tsin,
Tu ressembles par tes coteaux
à Lo-Yan la renommée.

Antiques pavillons,
fleurs et plantes des Wu,
Profonds palais,
soies et gazes des Tsin.

Suivant le cours des choses d'ici-bas,
vous avez disparu...
Cependant, impassible toujours, le fleuve, à l'orient,
va se jeter aux froides vagues.

ARGUMENT. — *Éloge de la Capitale du Sud (Nan-King), dont l'ancien nom, « le Tertre d'Or », vient d'une légende suivant laquelle un trésor y aurait été enfoui. Cette ville a été la métropole des Wu et des Tsin (du III^e au IV^e siècle E.-C.). Lo-Yang fut la capitale des Han orientaux et des Tsin occidentaux (I^{er}-II^e-III^e-IV^e siècles E.-C.)*



Chant sur le fleuve.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE, DE LI-PO.

Des deux bords de la barque insubmersible
au gouvernail fait d'un bois précieux,
Le son des flûtes d'or et des pipeaux de jade
s'élève en roucoulant.
Un vin joli bonde un tonneau pour plus de milles coupes,
Au choix de l'équipage, essaim de belles filles,
au fil de l'eau l'on vogue ou l'on s'attarde.

Qu'un immortel, fort bien servi,
chevauche sa grue jaune! (1)
Moi, nautonnier insouciant,
mouettes blanches, je vous suis.
Où donc est l'éloquence, à l'éclat de soleil et de lune,
d'un Chu-Ping, paragon des ministres?
Et toi, Terrasse Ombreuse, où s'ébattaient des rois,
n'es-tu donc aujourd'hui qu'un tertre dénudé?

(1) Cheou-lao, le dieu de la longévité (N. D. L. R.).

Dans ma gaité, si je voulais abaïsser mon pinceau,
j'ébranlerais les cinq coteaux sacrés!
De quoi, riant et fier, ma gloire irait plus loin
que les Iles des Immortels (1)
... Honneurs, richesses et grandeurs, quand vous serez durables,
c'est que les eaux du Han, alors,
remonteront leur pente!



Les quatre Saisons.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE, DE LI-PO.

PRINTEMPS.

La jeune Lofu, du pays de Thsin,
Cueillait du mûrier, près le lac d'azur :
La blanchette main sur le vert rameau!
Le beau teint vermeil sous le clair soleil!
« O beau seigneur qui me retenez là,
« Mes vers à soie ont soif, je voudrais bien partir,
« Avec vos cinq chevaux ne demeurez pas! »

ÉTÉ.

Le lac du Miroir a trois cents lieues de tour,
Les fleurs des lotus jaillissent des boutons,
Sous le ciel d'été les filles les cueillent,
Et les spectateurs encombrant la rive.
On rentre en bateau sans attendre la lune; —
Que toutes ont l'air de race royale!

AUTOMNE.

Sur la ville luit un quartier de lune;
Dix mille maisons où sonnent les coups
Des maillets lustrant l'étoffe des robes.
O bise d'automne au souffle inlassé,
Des portes de Jade, (2) où va ma pensée,
Quand, le Hun barbare à la fin dompté,
Reviendra mon homme au loin guerroyant?

(1) Les îles enchantées de la mythologie taoïste dont les habitants vivaient éternellement (N. D. L. R.).

(2) Portes de jade, passe de la frontière.

HIVER.

Demain part un courrier allant à la frontière,
Aussi, toute la nuit, on travaille à doubler des pelisses;
Les blanches mains tirant l'aiguille sont glacées,
Comment peuvent-elles toujours manier les ciseaux? —
Tout est taillé, cousu, dépêché sur le lointain chemin,
Après combien de jours sera-ce à Lin-Tao (1)?



Fête au Palais.

PENTAGRAMMES DE LI-PO.

La froide neige a disparu des branches des pruniers,
Le doux vent de printemps revient se jouer sur les saules,
Dans le Palais, les rossignols flattent notre désir d'ivresse,
Autour des toits, l'hirondelle bavarde et vole en tournoyant.

Longuement le soleil a lui sur la *Salle des Chants*,
De fleurs nouvelles sont semés les vêtements de danse;
Le soir arrive, on relève la Garde aux armures brillantes,
La bande joyeuse s'obstine en sa fête éclatante.

Un vent tiède et parfumé franchit les portières brodées,
L'aube nouvelle a coloré les stores de légère soie,
Les fleurs du Palais, à l'envi, cherchant le sourire du jour,
Dans les bassins, les plantes en secret, ont fait éclore le printemps.

En haut des arbres verts, on entend chanter les oiseaux,
Dans les pavillons bleus on voit voltiger les danseuses;
Au Cyao Yang on est au mois des pêcheurs et des pruniers doux,
Sous les rideaux à fleurs les amoureux s'accolent.

Des saules les souples rameaux semblent être d'or fin,
Les poiriers sont comme chargés d'une neige odorante;
Au Belvédère de Jade a niché le Martin-pêcheur,
De canards mandarins, dans le Pavillon d'or, un couple s'est enfermé.

Un essaim choisi de beautés, derrière un char sculpté s'avance;
Une chanson d'appel a retenti dans la suite des chambres,
Qui donc est la première au palais?...
Qui donc? — l'hirondelle qui vole est l'hôte du CyaoYang!

ARGUMENT. — *Le poète fait allusion à la favorite Yang, surnommée Hirondelle qui vole, reine des fêtes données au Palais de la Brillante Clarté (Cyao Yang) à la Salle des Chants. (voir note sur Li-Po, p. 49).*

(1) Lin Tao, place frontière.

Ivresse un jour de Printemps.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE LI-PO.

Ici-bas, tout n'est qu'un vain songe.
A quoi bon tant se travailler ?
Passons donc le jour dans l'ivresse.
Et quand ma tête fléchira,
Je m'en vais m'étendre sous le porche!

Le sentiment m'est revenu, je me vois devant le jardin;
Perdu parmi les fleurs un oiseau chante;
Ainsi, quand je me demandais à quel jour je puis être.
Le vent du printemps l'avait dit au loriot qui passe!

Tout ému, je voudrais perdre haleine en mon piot :
Devant le spectacle, à nouveau, je renverse la tête,
Je chante à pleine voix, en saluant la lune claire.
Et ma chanson finie, aussitôt je reperds conscience!



Descente de la montagne et arrivée chez un ami.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE LI-PO.

Au crépuscule on descendit par la montagne bleuissante.
D'en haut, la lune accompagnait notre rentrée au gîte.
En tournant la tête pour voir la route où l'on était passé,
Dans le vague on n'apercevait qu'un mince trait d'azur.

La main dans la main, nous voici devant la rustique maison,
Un jeune gars ouvre la porte en épine tressée,
Entre les clairs bambous on prend un chemin retiré,
Un lierre sombre y frôle à chaque pas la robe du passant.

Après les paroles d'accueil, on peut reprendre haleine,
Ce bon vin, entre nous faisons-le circuler!
On se met à chanter longuement « Le vent qui souffle dans les pins »
Quand la chanson finit, les dernières étoiles
disparaissaient avec la Voie lactée,
Ensemble, en grands soullards, nous finissons par oublier
tous les tracas de ce bas monde!



Souvenir de Nuit calme (1).

PENTAGRAMMES DE LI-PO.

Devant le lit, regardant
comme une lueur lunaire.
Serait-ce, je me demande,
Le givre couvrant le sol?
Je lève la tête, et vois
la lune au-dessus des monts.
...Je baisse la tête, et songe à mon vieux pays natal!

ARGUMENT. — *Écrit à l'auberge en voyage.*



Qu'on serve à boire.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE LI-PO.

Ami, ne vois-tu pas
Les eaux du Fleuve Jaune,
venant du haut du ciel,
Rouler en toute hâte
et tomber à la mer
sans jamais revenir?
Ami, ne regardes-tu pas,
dans le haut pavillon,
devant le clair miroir,
en gémissant, tes cheveux blancs?
Ce matin noire soie, et ce soir blanche neige!
Vivre, pour l'homme, c'est, suivant sa fantaisie,
épuiser les plaisirs
Garde-toi bien de laisser le broc d'or
vide devant la lune
Les mille écus dont je veux voir la fin.
en circulant pourront me revenir encor!
Qu'on rôtisse l'agneau, qu'on découpe le bœuf!
faisons bombance!
Le devoir de la compagnie est d'absorber
trois cents tasses au moins par rasade.

(1) Imitation japonaise d. *Sakanouye no Korenori* (hyakinim issyû, XXXI) :

<i>Asaboraké</i>	Vers le point du jour
<i>Ariaké no tsukito</i>	C'était la lune de l'aube
<i>Miru made ni</i>	Et je croyais voir
<i>Yosino no Sato ni</i>	Sur les toits de Yosino
<i>Fureru Sirayuki</i>	La neige blanche tomber.

Allons, amis, passez du vin sans vous lasser!
En votre honneur je veux chanter une chanson.
Et je vous en requiers, inclinez l'oreille à ma voix.
Clochettes et tambourins, ou même mets aux perles
c'est raffinement superflu!
Tout ce que je souhaite est une longue ivresse
sans souci de réveil!
Depuis l'antiquité saints et sages n'ont eu
que le morne oubli pour partage.
Seuls, ceux qui surent boire, ont pu
assurer leur mémoire.
Un fils de roi, jadis, au Belvédère de la Tranquille Joie,
quand il donnait des fêtes,
Faisait verser le vin par dix mille mesures.
et s'abandonnait au plaisir;
Pourquoi donc le patron nous vient-il arguer
de son manque d'argent?
Faites chercher du vin au bouchon, que je trinque,
Faisant face à l'ami!
N'a-t-il pas un cheval marqué à la robe unique?
une pelisse rare et valant mille pièces?
Qu'on dise au garçon de sortir, qu'il l'échange
contre d'excellent vin,
Avec quoi nous pourrons ensemble dissiper cette mélancolie
héritage des temps passés!

ARGUMENT. — *Un des amis est Thsen-Thsan, le censeur et poète. C'est le Thsen de l'Excursion sur le lac Mey-Pey de Thu-Fu. Le texte donne également le nom d'un autre ami Yuan Tan-Chyu sur qui je n'ai pas de renseignements*



Pensers d'Automne.

PENTAGRAMMES DE LI-PO.

Sur le Mont de Safran
jaunissantes, les feuilles tombent.
Épouse sans époux, seule, je monte à la terrasse.
Du côté de la mer,
glauques, se déchirent les nues,
Et du côté du Nord,
tout est de la teinte d'automne.

Le camp des Huns est là,
dans les sables de la frontière.

L'ambassadeur de Chine
revient des Barrières de Jade.
Mais le jour du retour
n'a pas lui pour les combattants!
Hélas! je me désole en vain.
fleur brisée et que nul ne respire!

ARGUMENT. — *Le mont de Safran ou Yen-Cih en Syen-Si, au S.-E. de Tan-Wey, ainsi nommé à cause de la couleur de son sol.*



La Femme du Soldat.

Appel des corbeaux au soir

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE LI-PO.

Dans le roux flamboiement du soir, aux abords de la ville,
les corbeaux regagnant leur gîte,
Chacun reprend sa branche à grands coups d'ailes
En poussant d'amoureux kwah! kwah! —
Assise à son métier, la femme du soldat
tisse une pièce de brocart;
A travers la fenêtre au rideau de gaze vert-jade,
Il lui paraît entendre un bruit confus de voix :
Laissant en paix la navette, dolente,
elle pense au mari, si loin!
Et dans la chambre désertée, en face de la couche vide,
éclate un ouragan de larmes!

ARGUMENT. — *La scène est à Cyanggan, en Syen-Si, capitale des Han (II^e siècle av. J. C. puis des Sui, (C. fin du VI^e E.-C.).*



Le Recruteur au Fossé de Pierre.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU. (1)

Un soir, j'étais allé gîter au hameau du Fossé de Pierre,
Des recruteurs vinrent cette nuit-là pour presser des hommes.
Un vieux bonhomme, en les voyant, franchit le mur et se sauva,
Sa vieille femme alla recevoir à la porte.

Fou de colère, un recruteur vociférait.
La vieille, pleine d'amertume, sanglotait.
Je l'entendis qui s'avancait en s'excusant :

(1) Tou-Fou, poète célèbre (712-770), contemporain de Li-Po, natif de Tou-ling. Comblé de grands honneurs pendant sa vie en raison de son érudition et de son génie (N. D. L. R.).

« Mes trois fils sont allés servir à la citadelle d'Iye.
« De l'un d'eux une lettre m'arrive.
« Ses deux frères sont morts dans les derniers combats.
« Jusqu'ici le dernier a pu seul, dérober sa vie au trépas,
« Quant aux tués, ils le sont pour longtemps, et c'est tout!

« Pour garder la maison, il n'y a plus personne,
« Seul, il m'y reste un petit-fils, encore au sein,
« Et la mère de cet enfant n'a pu déjà partir,
« Car comment se montrer au dehors
alors qu'elle n'a pas de jupe?

« Ma force est certes à son déclin
« Et pourtant, cette nuit, je demande à vous suivre,
« Empressée à servir les soldats qui vont au sud du fleuve;
« Car je peux bien encore, le matin, faire le feu sous la marmite »

Il faisait toujours nuit quand le son des voix s'éteignit.
Après, je crus entendre un bruit de sanglots étouffés.
... A l'aube gravissant la route devant moi,
J'étais seul avec le vieillard pour l'instant des adieux!



La bonne pluie de Nuit de Printemps.

PENTAGRAMMES DE THU-FU.

O pluie aimable, qui sais bien le temps et la saison,
Comme tu fais jaillir la vie en ce printemps! —
Avec le vent, en te cachant, venue au cours de cette nuit,
Imprégner tout finement et sans bruit.

Plaine, sentier et ciel sont également sombres.
Seul, au loin, brille un feu de bateau sur le fleuve.
L'aurore vient, je vois en masses roses,
Les fleurs lourdes de pluie habiller de brocart
les murs du palais



La Presse.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU.

Le grince-ment strident des chars de guerre retentit,
et les chevaux hennissent tristement.

Aux hommes de la Presse on vient de mettre arc et flèches au dos.

Pères, filles, enfants ou femmes, en courant,
vont leur faire conduite.

La poussière est épaisse au point qu'on ne peut voir
le pont de Toutes les Splendeurs.

Trépignant, s'accrochant aux habits, ils bloquent la route en pleurant,

Et le bruit des sanglots va tout droit
frapper le ciel couvert de nues.

Quand en les dépassant sur les bords de la route,
on pose des questions à ces gens de la Presse,

Ils vous répondent seulement : « Notre destin est de marcher sans cesse.

« Certains d'entre nous, à quinze ans, sont partis vers le Nord,
pour défendre le Fleuve.

« A quarante ans les voici maintenant,
allant aux Marches d'Occident.

« Lorsque l'on est parti, le maire du village
nous a roulé le turban sur la tête.

« On retourne les cheveux blancs, et c'est pour garder les Confins

« Dans les postes de la frontière, où le sang qui ruisselle
forme un horrible fleuve!

« L'Empereur Wu n'a pas abandonné l'espoir
d'étendre ses limites,

« Ce prince n'entend rien!

« A l'est des monts de la terre des Han, deux cents provinces,

« Mille bourgs et dix mille hameaux ne voient pousser
que ronces et que joncs!

« Quand une femme est assez forte, elle saisit la houe
et laboure la terre.

« Le grain pousse aux champs des coteaux
tout pêle-mêle.

« Comment les soldats des Confins peuvent-ils supporter
cette pénible guerre?

« Pourchassés et traités comme chiens et volailles! »

Même les gens rassis, pris de pitié, les interrogent,

et les hommes de la levée osent exhaler leurs chagrins

« Encore cette année on se trouve à l'hiver

« Sans qu'il y ait repos pour les soldats à l'occident des Marches;

« Dans les districts, les collecteurs pressés réclament les impôts :
« Mais ces taxes, qui donc va pouvoir les verser ?
« Oui, nous le voyons bien, c'est un malheur
d'avoir un enfant mâle.
« Nous savons maintenant qu'il est heureux de voir naître une fille !
« Au moins s'il nous en vient, les pourra-t-on marier aux voisins.
« S'il nous naît un garçon, dans la terre,
il va retrouver les cent plantes !
« L'Empereur ne voit pas.
« En haut du Fukunoor,
« Après tant de combats, les corps réduits en ossements
sans que personne les recueille !
« Les fantômes récents se tourmentent,
les spectres anciens gémissent.
« Sous le ciel noir par la pluie incessante,
on entend s'élever un lugubre concert
de cris aigus comme ceux des insectes ! »



Déclaration de la Tête du Fleuve.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUÉ DE THU-FU. (*Le Vieux de Syao-Ling*).

O lieux chéris, à qui je serai toujours fier
d'avoir pris mon surnom,
Vous me voyez essayant d'étouffer
le bruit de mes sanglots.
Et par ce jour de printemps, ô misère !
en me dissimulant des Huns,
suivre vos rives sinueuses.
Les portes du Palais de la Tête du Fleuve
sont partout de chaînes fermées
Pour qui verdissent-ils, ces saules
de rameaux délicats à nouveau regarnis ?

Je songe à ce Parc du Midi, sur qui flottaient jadis
les drapeaux couleur d'arc en ciel ;
Je pense à tout ce qui, dans ces parterres,
était vêtu d'un si brillant éclat.
Dans le jardin secret du palais des Impératrices
la noble dame Yang était lors la première,
Sur son char même accompagnait le Fils du Ciel,
Servante admise à servir son maître.

Devant eux, arc et flèches au dos,
 allaient les femmes d'armes,
Sur des chevaux de neige, hennissants,
 mâchant le frein doré;
Tout en caracolant elles visaient le ciel,
 S'agitaient aux nuages;
Ce fut ainsi qu'un seul trait vint abattre,
 une paire d'oiseaux! ô funeste présage!

Belle aux yeux si perçants, aux dents éblouissantes,
 depuis ce coup fatal, las! qu'es-tu devenue?
Errante et couverte de sang, où donc ton âme,
 pourra-t-elle enfin reposer?
Suit-elle pas à l'orient cette rivière Claire?
 ou loge-t-elle au Pavillon du Glaive?
Vague-t-elle ou se pose-t-elle
 ici, là-bas, sans fin ni trêve?

Quel homme ayant un cœur ne sent les larmes
 lui gonfler la poitrine?
Et vous, eaux de ce fleuve, et vous, fleurs de ces bords
 votre destin aussi serait-il accompli?
... Voici le soir venu, le ciel roussit, et des barbares
 les chevaux empoussièrent la ville;
Tandis que je voulais aller vers le midi,
 mes yeux se sont troublés et ne distinguent
 plus le Nord du Sud.

ARGUMENT. — *Thu-Fu, qui signa cette pièce « le vieux de Syao-Ling » avait voulu, au lendemain des troubles de 755, et malgré la présence des Barbares, revoir la Capitale et surtout Syao-Ling, un de ses plus beaux sites. Le poète rappelle sa splendeur au temps où Yang Kwei-Fei était favorite de l'empereur Suan-Tsung (1) depuis détroné; il se demande si l'âme de la morte, après sa fin tragique, visite les scènes du théâtre de sa puissance passée.*



Au lettré retiré Pa de Wey.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUÉ DE THU-FU.

Au cours de cette vie on n'est jamais ensemble,
On se meut aussi loin l'un de l'autre
 qu'Orion et le Scorpion.

(1) Voir la note sur Li-Po, p. 49, et l'argument de la page 52 — Suan Tsung dont il est question ici est l'empereur Hinan-Tsong.

Quand verrons-nous un soir pareil à celui-ci,
Où ce même flambeau nous éclaire tous deux?

Jeunesse et force auront duré combien de temps?
Barbe et cheveux ont bien perdu leur teinte sombre;
Par'e-t-on de ceux de jadis, la moitié n'en est plus que spectres!
A vous revoir, j'ai crié de surprise, et j'ai senti mes entrailles bouillir.

Comment aurais-je su qu'après vingt ans passés,
Une seconde fois je monterais à votre salle?
Lors du dernier adieu vous n'aviez pas encor pris femme,
Garçons et filles, tout d'un coup sont là rangés!

Aimablement faisant la révérence à l'ami de leur père,
M'interrogeant, ils daignent s'informer de quel pays j'arrive :
Sans attendre qu'on ait fini demandes et réponses,
Les fillettes alignent le vin assaisonnement des repas.

Dans la nuit, sous la pluie, on va cueillir le poireau de printemps.
On fait exprès bouillir le riz, on y mêle le sorgho jaune!
Mon hôte va se récriant sur cette rencontre imprévue,
Et le bras une fois levé il veut boire dix grandes coupes!

Mais dix coupes, non plus, ne m'ôtent pas le sens!
J'admire mon ami de garder si longtemps le souvenir des jours passés.
Dès demain, nous aurons entre nous des montagnes,
Et les affaires d'ici-bas, pour tous deux incertaines.



La Beauté délaissée.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU.

Il est une beauté comme on n'en vit jamais,
Dans une demeure cachée au fond d'un val désert.
« Je suis, m'a-t-elle dit, l'enfant d'une noble maison,
« Comme une goutte d'eau détachée, en mon malheur je cherche
« Un asile parmi la verdure et les arbres.

« Deçà la frontière, autrefois, dans les troubles funestes,
« Mes frères ont été tués ou frappés par la loi;
« Leurs emplois étaient hauts, mais à quoi bon le dire
« Si je n'ai même pu recueillir leur dépouille.

« Le monde n'a que haine envers qui décline et s'épuise,
« Tout est fragile ainsi qu'une lumière en mouvement!
« Il semble à mon mari, enfant capricieux,
« Que sa dernière favorite a la beauté du jade; .

« Le magnolia sait le moment de s'ouvrir.
« Les canards mandarins ne se séparent pas!
« Lui, ne pense qu'à voir sourire sa nouvelle.
« Comment entendrait-il les sanglots de l'ancienne?

« Tant qu'elle reste aux monts, l'eau de la source est claire.
« Mais aussitôt qu'elle les quitte, elle se trouble!
« Mes suivantes s'en vont colporter mes bijoux.
« Un brin de liane leur sert à réparer ma hutte de roseaux.

« Si je prends une fleur, je ne la pique pas dans mes cheveux.
« Je cueille des cyprès, symboles de constance, à me remplir les mains!
« Par ce temps froid, mes manches d'azur sont bien minces!
« Au coucher du soleil, je cherche mon refuge au milieu des chastes
[bambous. »



Adieux de la nouvelle Mariée.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU.

Quand le convolvulus s'accroche au lierre,
Il se divise, aussi ne s'allonge-t-il pas.
Quand on donne une fille au soldat toujours en mouvement,
Sans le savoir on la rejette au bord des routes!

J'ai lié mes cheveux tout juste pour vous épouser.
La natte n'est pas encore chaude au lit de mon époux!
Hier soir le mariage, et dès ce matin, les adieux!
C'est sans doute être bien pressé!

Votre devoir ne vous appelle pas trop loin, et cependant,
Pour garder les confins, il faut aller au sud du fleuve.
Votre servante encor ne comprend pas très bien
Comment elle ira saluer ses nouveaux père et mère.

Tant que j'étais nourrie au sein de ma famille,
Je passais jours et nuits sans quitter la maison,
Mais femme, je dois être où mon mari se trouve.
Sans plus valoir qu'une poule ou qu'un chien.
Partout je peux bien vous servir.

Où vous allez votre vie est en jeu :
Une immense douleur me saisit aux entrailles!
Je le jure pourtant, mon seul désir est de vous suivre
Et de m'en aller avec vous!
Cependant mes pensers, selon l'aspect des choses,
Se font subitement de couleur sombre ou claire.

Gardez de trop penser à la nouvelle épouse.
Faites tous vos efforts à bien servir l'armée :
Si votre femme était avec vous dans le camp,
Votre valeur guerrière, je le crains, pourrait n'en pas être augmentée.

En déplorant la pauvreté de ma famille,
J'ai mis longtemps à me tisser mon vêtement de gaze,
Costume de gaze jamais je ne le porterai plus!
Et devant vous seigneur, je veux laver le fard des jours heureux!

Si je lève les yeux au ciel, je vois cent oiseaux venger :
Grands ou petits il n'en est pas qui ne voleut par couples!
Tout est confusion dans les choses humaines!
Mon seul désir est d'être pour toujours réunie avec vous.



Coucher de Soleil.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU.

Le soleil s'inclinant a passé sous les crochets du store.
Aux bords de la vallée, au loin, ce sont les travaux du printemps

Dans les vergers escaladant les éboulis,
S'exhale un parfum de verdure.
Et sur les bateaux ensablés, brillent les feux des bûcherons
Pour le repas du soir.

Les oiselets, becquetant et se disputant,
Culbutent dans les branches.
Les insectes volant, de leurs bonds remplissent l'enclos.

O gros vin trouble, qui t'a fait?
Toi dont chaque rasade emporte un millier de chagrins!



Thu-Fu voit Li-Po en rêve.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU. (1)

Si c'est la mort qui nous sépare, alors j'étouffe mes sanglots
Si c'est la vie, alors je laisse un libre cours à ma douleur.
Au Sud du fleuve, en ce climat de pestilence,
Tu erres, pourchassé, sans donner de nouvelles.

Un revenant m'est venu voir en songe.
Pour éclaircir mes longs pensers de fidèle amitié.
Ami, qui maintenant es pris dans le filet,
Comment as-tu trouvé des ailes?

Ce que j'ai vu n'est pas je pense, un double émané de toi.
La route à parcourir eût été bien trop longue :
Ce fantôme, après m'être apparu dessous un bois d'érables verts,
A disparu dans le noir des frontières.

Dans l'espace, la lune couchante illumine les boiseries;
Éclaire-t-elle encor son visage à présent? soupirai-je.
Que les profondes eaux, que les grands flots t'épargnent
Et ne te livrent pas aux monstres écailleux!



Sur les hauteurs.

HEPTAGRAMMES DE THU-FU.

Le vent est vif, le temps s'est élevé, les singes hurlent plaintifs.
L'eau sur la rive est claire et le sable tout blanc.
En tournoyant les oiseaux volent.
Ce ne sont qu'arbres dépouillés, tombés mélancoliquement,
Aussi loin que porte la vue,
Le fleuve murmurant s'avance inépuisable.
A l'infini le triste automne!
Et partout je ne suis qu'un hôte de passage;
Centenaire, accablé de maux, tout seul je monte au Belvédère.
Chagrins et peines m'ont aigri, et les frimas remplissent mes cheveux.
Je suis rendu! qu'y faire alors que de nouveau, la tasse de vin doux
[m'est défendue!

(1) Poésie publiée par M. A Vissière dans le *Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise*, tome I, p. 115 (N. D. L. R.).

Le Palais de Jade fleuri.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU.

Dans le val sinueux où s'étire le vent des pins.
Un vieux rat bleu sous une vieille tuile se faufile.
Qui sait encor quel est le roi qui bâtit ce palais
Dont les restes de murs se voient au pied de la falaise.

Le feu follet vert luit dans les chambres obscures.
Par la route éventrée un triste torrent roule.
Les dix mille flûtes du vent remplacent les pipeaux d'antan.
Mais l'automne, comme jadis, y montre sa pureté vague.

O belles filles d'autrefois, vous n'êtes plus que cendre jaune!
Que peut-il bien rester de vos fards blancs et du noir à sourcils?
En ces temps vous vous empressiez autour d'un char doré.
De vous tous, êtres morts, seul subsiste un cheval de pierre
 Au devant de votre tombeau!

Triste arrivant, sur un tas d'herbes je m'assieds.
Je chante à haute voix et verse des pleurs à poignées.
Dans le chemin où nous avançons pas à pas,
De qui pourrait-on dire : il aura de longues années?



Le pavillon du roi de Teng.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE WANG-PO (1).

Dans le haut pavillon qui se mire au courant de l'eau
Les breloques de jade et les grelots de bronze
(Orgueil des élégants et parure de leurs coursiers)
Ont cessé de sonner et danser.

A l'aurore, parmi les poutres décorées,
 les nuages se jouent en montant de la Plage du Sud
Au soir, dans les stores de perles,
 la pluie a pénétré venant des monts de l'occident.

Insouciants, viennent, s'en vont les blancs nuages,
 Dans le sommeil les flaques d'eau passent le jour.

(1) Wang-Po (648-675), poète dont le talent lui mérita une immense notoriété malgré sa jeunesse. Il périt malheureusement à 26 ans en traversant une rivière (N. D. L. R.).

Les êtres se sont remplacés, les astres se sont succédé
depuis combien d'automnes!
Où donc est maintenant le prince
qui vivait dans ce pavillon?
Cependant au-delà des parapets ouverts,
toujours indifférent le grand fleuve s'écoule!



Adieux à un Ami par une Nuit de Printemps.

PENTAGRAMMES DE CIN-TSE-NGAN.

De l'huile couleur d'argent monte un bleu filet de fumée,
Et l'éclat d'or des brocs à vin
S'enlève sur le fond des stores de damas.
Dans cette salle des adieux n'oublions pas d'appeler
les joueuses de harpe et de luth.
Car le chemin qui va nous séparer
contourne bien des monts et des fleuves.

La lune claire disparaît derrière la cime des arbres
L'aurore au ciel effacera bientôt la Voie lactée.
Quand je serai parti là-bas, devers Lo-Yang.
Avant que nous puissions nous retrouver ainsi,
combien auront passé d'années!



Adieux à Tung-Ta, musicien célèbre.

HEPTAGRAMMES DE KAO-CI.

Le ciel est tout couvert par des nuages roux longs de dix lieues.
La bise a soufflé l'oie sauvage, et la neige tombe en désordre.
Garde-toi de te désoler de n'avoir pas d'amis sur le chemin :
Eh! vit-il quelqu'un sous le ciel pour qui tu sois un inconnu!



La Colline de l'Ouest.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE, DE CYANG-CYEN.

Moi qui suis ici-bas comme un esquif détaché du rivage,
De la barque légère où je me sens doublement ballotté,
J'aperçois le soleil tombant au flanc de la colline de l'Ouest.

Silhouettes de voiles au loin, j'aime à vous suivre
Quand vous allez vous fondre au sein de l'immense horizon!

D'abord, tout est encore un charme pour les yeux :
Les bois et les coteaux prennent chacun leur part des beautés du couchant.
Mais le courant, qui scintillait bleuâtre, est devenu plus sombre.
Le soleil rentre, et c'est le crépuscule incarnadin.

Les îles, îlots, là-bas, sont tout ombre ou clarté.
Au-dessus du lac, la lumière illumine encore les nues;
La forêt se fait noire, et du ciel, la couleur s'exaspère.
Sur la berge lointaine enfin, la porte de la Brousse est close.

C'est la nuit. La clarté s'en retourne et s'éloigne.
Le triste vent du Nord s'élève violent.
Sur la rive sableuse, il force à se poser hérons et oies sauvages,
Cherchant leur gîte au sein des bouquets de roseaux.

Toute ronde, la lune, en avant filtre sur la baie.
Je prends alors ma harpe, et cependant qu'elle vibre à mes doigts,
La nuit, s'avancant pas à pas, s'est faite déjà plus fraîche :
La blanche rosée a trempé les manches de mon vêtement.



Apologue de la Femme Fidèle.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE, DE CYANG-TSI.

Seigneur, votre servante a son époux,
Et vous m'avez offert deux perles brillantes!
Vos pensers dangeureux, seigneurs, m'ont agitée.
Même, ce souvenir, je l'ai cousu sur la robe de gaze rouge
que je porte aux grands jours.

La haute maison paternelle auprès du Parc de l'Empereur s'élève.
Mon maître tient la lance au Palais de la Clarté brillante;
Seigneur votre prudence est haute, je le sais, comme le soleil et la lune.
Mais je sers un mari avec qui j'ai juré de vivre et de mourir!

Ces deux perles que je vous rends, font de mes yeux tomber deux larmes!
Que j'ai regret de ne vous avoir vu quand j'étais encor libre!



Les Herbes. (1)

PENTAGRAMMES DE PO-CYU-YI.

Herbes qui vous pressez en rangs dessus la plaine,
Au cours de l'an, un jour sèches, lendemain fraîches.

Les feux d'automne, en vous brûlant, n'ont pas pu vous détruire.
Dès qu'a soufflé la brise du printemps, vous êtes reparues.

Partout le vieux chemin est de vous envahi,
La verdure, sous le ciel clair, s'attaque aux remparts ruinés.

Encore une fois la voici depuis le départ de l'aimé.
Et son aspect me remplit de nouveau de l'émotion des adieux!



Sur le Lac, devant le Vin.

HEPTAGRAMMES A L'ANTIQUE, DE CYANG-WEY.

La nuit, comment avoir assez
de contempler la lune sur le lac!
Le jour, comment se fatiguer
de parcourir les monts qui surplombent ses eaux!
Du reste, devant nous, ce baril, est largement rempli.
Et dans le fond du cœur, pour toute affaire,
on ne sent que pitié.

Notre hôte a de sorgho plus de dix mille charges,
De vin nouveau l'on peut vider mainte mesure,
il n'en sera pas ménager.
C'est donc bien le moment, en face l'un de l'autre,
d'en user à cœur joie,
Les adieux faits, de quoi nous serviront les soupirs mutuels!

En rentrant par le haut du Golfe aux Rouges Baies,
tu as, me dis-tu, devant toi une très longue route?

(1) Poésie publiée par M. A. Vissière dans le *Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise*, tome I, p. 114 (N. D. L. R.).

Pokiu-yi, un des plus célèbres poètes de la dynastie des T'ang (772-846). Il occupa de hautes charges, notamment celle de gouverneur de la ville désignée aujourd'hui sous le nom de Hang-tcheou. Ses vers ont une grande analogie avec ceux de Li-Po, avec lequel il se rencontre pour célébrer les jouissances de l'ivresse (N. D. L. R.).

Qu'importe, ami! je t'en supplie, arrête quelque peu,
et ne fais pas comme celui
Qui tout féru d'une nouvelle dignité,
passa jadis sans y monter.
La boutique de vin qu'il fréquentait la veille!

Devant ce sublime décor, est-il quelqu'un
qui ne veuille un peu se griser?
Il faudrait être hors de sens, pour ne pas trouver à son goût
les belles fleurs du plus beau des jardins.



Remords d'Épouse.

HEPTAGRAMMES DE WANG-CYANG-LI.

La jeune épouse, au gynécée, ignorait le chagrin,
Par un jour de printemps, toute parée,
elle s'en va monter au pavillon d'azur.
Soudain, en voyant la couleur des saules verts
qui bordent les allées,
Elle vient à se repentir d'avoir incité son époux,
dans l'espoir d'être prince, à tenter les combats!



Le Réveil.

TIRÉ DU *Si-Cin* (*Sih-Cin*).

La femme lui dit : Le coq a chanté.
Le mari répond : C'est le petit jour!
Seigneur, levez-vous, regardez la nuit,
L'étoile du matin scintille!
Vite, allons, volez, et tôt revenez,
Ayant sagitté le canard et l'oie.

De vos flèches s'ils sont atteints,
Pour vous je les arrangerai.
Ensemble nous boirons du vin
Et tous deux passerons la vie;
On pincera la harpe et la guitare,
En tout l'accord sera parfait.

Quand verrai qui vous invitez,
Leur donnerai de ces pierres de jade
 que je suspends à ma ceinture.
Quand saurez qui sont vos amis,
Leur enverrai de ces bijoux;
Quand je connaîtrai vos intimes,
Avec cela je veux les remercier.



Hors la Porte de l'Est.

TIRÉ DU SI-CING.

En dehors de la porte de l'Est,
Les belles femmes se voient nuées.
Oui vraiment, on en voit des nuées.
Cependant mes pensers ne se fixent sur elles;
C'est une robe écrue, un simple fichu vert,
Qui bien modestement parent celle que j'aime.

En dehors de cette place d'armes,
Sont des femmes qui semblent des fleurs d'artémise!
Oui, vraiment, elles semblent des fleurs d'artémise!
Cependant mes pensers ne se fixent sur elles,
C'est une robe écrue, une cape garance
Dont bien modestement je fais toute ma joie.

On voit des femmes qui sont belles
Comme les changeantes nuées!



Rentrée au Pays.

PENTAGRAMMES A L'ANTIQUE DE THU-FU.

En haut du ciel à l'ouest enfumé de rouge,
Passent de grands bras de soleil
 jusqu'aux plaines en bas.
Sur la porte de clayonnage,
 les oiseaux, de leurs chants, saluent
Le voyageur rentrant de mille lieues.

Mes gens, ma femme même, à me voir là,
Tout interdits comme devant un revenant,
Tremblent encore, en s'assurant de mon retour,
En ce monde trouble, parmi ces bouleversements.
Ils sèchent enfin leurs pleurs.
En ce monde troublé, parmi ces bouleversements
Revenir sain et sauf, quel bonheur imprévu!

Les voisins ont garni la crête de mon mur,
Soupirant tout émus, ils ravalent leurs larmes.
La nuit s'avance : de nouveau on prend la lampe,
Et face à face, on croit être en plein rêve!



Adieux d'autrefois.

PENTAGRAMMES DE MENG-YEH.

Voulant lui dire adieu, de son mari elle tire la robe,
« Mon cher époux, où donc allez-vous maintenant ?
« Ce n'est pas que je me tourmente à vous voir rentrer tard,
« Mais gardez-vous d'aller du côté de Lin-Kyung
« chercher de nouvelles amours. »



La cueillette des Lotus.

HEPTAGRAMMES DE LI-PO.

Sur les rives de la Jyoyeh, les filles cueillent des lotus,
En riant à travers les fleurs, tout ce monde bavarde;
Le soleil, jusqu'au fond, de leurs gais reflets s'illumine,
Le vent fait frissonner les robes parfumées
et les soulève en l'air.
Sur la rive, de beaux jeunes fils de famille,
Trois à trois, cinq à cinq, sur le fond de saules pleureurs
jettent des lueurs claires.
Un cheval rouge à crinière et queue noires,
hennit, foulant les fleurs à terre, et part.
En le voyant, les jeunes filles interdites,
sentent pour rien leur cœur se déchirer.



Mélancolie.

VERS DE TROIS, CINQ ET SEPT CARACTÈRES DE LI-PO.

Le vent d'automne est pur,
La lune d'automne brillante,
Ensemble tourbillonnant, s'éparpillent les feuilles tombées.
Les corbeaux à col blanc se branchent et de nouveau s'effarent.
Savoir quel jour je reverrai l'objet de mes pensées?
Mais aujourd'hui, ce soir, qu'il m'est pénible d'en concevoir l'idée!



La Retraite.

TIRÉ DU SI-CING.

Je me suis arrangé ma retraite au sein de la vallée,
Et j'y épanouis mon cœur sans souci de mes grandes charges.
Seul j'y dors, seul j'y veille et j'y parle!
Et jamais, j'en fais le serment, je n'y renoncerai.

Je me suis arrangé ma retraite au fond de la montagne,
J'y dilate mon cœur, oublieux de mes hauts emplois
Seul j'y dors, seul j'y veille et j'y chante!
Et jamais, j'en fais le serment, je ne fus plus heureux.

Je me suis arrangé ma retraite au bout du monde.
Je m'y repose enfin, dédaigneux de toute grandeur!
Seul j'y dors, seul j'y veille et j'y veux rester.
Et jamais, j'en fais le serment, je n'en ferai part à personne.



La Haute Dame.

TIRÉ DU SI-CING.

La haute dame a toute la grandeur des filles de noble maison.
Sur une robe de brocart elle porte une simple mante.
Elle est fille du prince Tsi, épouse du prince de Wey,
Cadette du prince héritier, belle-sœur du prince de Hing,
alliée au prince de Than.

Ses mains blanches et pures, sont telles que jeunes pousses de roseau.

Sa peau claire et lisse est pareille à la graisse figée,
Les deux colonnes de sa nuque semblent deux vers à soie sauvages longs
[et blancs,
Ses dents avec les graines du pastèque rivalisent de forme et régularité,
Son front est large ainsi que l'est le dos de la cigale,
Et ses épais sourcils s'effilent des deux bouts comme un papillon de
[bombyx.
Que son sourire est aimable et joli! comme son regard étincelle!

La Haute Dame est toute majesté.
Elle s'est d'abord arrêtée aux champs près de la ville;
Que ses quatre étalons étaient de forte taille!
Et qu'ils avaient des houppes rouges magnifiques!
Dans son char décoré de plumes de faisan elle se rendit à la Cour.
Et les gouverneurs, aussitôt, se retirèrent devant elle
De peur d'importuner leur maître!
Du fleuve, les flots abondants
S'écoulaient vers le Nord avec rapidité,
On jetait les filets qui claquent sur les eaux,
Requins et thons sautaient en troupes,
Parmi les joncs et les roseaux longs et touffus.
Autour de son char se pressaient servantes en foule brillante,
écuyers en martiale cohorte!



Mon Comte.

TIRÉ DU SI-CING.

Mon Comte est un brave,
Un héros du pays!
C'est lui qui la lance en main,
Marche en avant de tous pour l'Empereur.

Depuis qu'il est parti pour l'orient,
Mes cheveux volent emmêlés comme une touffe d'armoïse.
Ce n'est pas que me fassent défaut pommades et lotions,
Mais pour quel maître, hélas! ferais-je donc toilette?

Oh de la pluie! oh de la pluie! implore-t-on parfois,
Et toujours plus brillant se lève le soleil!
De même, je ne fais que penser à mon Comte,
Et mon cœur se délecte à sentir ma tête brûler.

Où donc trouver l'herbe d'oubli,
Pour en planter au Nord, dans le jardin du gynécée!
Je ne fais que penser à mon Comte.
Et le cœur m'en fait mal!

Tendres reproches.

TIRÉ DU SI-CING.

Monsieur Cyung, je vous en conjure,
Ne passez plus dans le village,
Ne faites plus de marques à nos saules!
Non pas que je les aime tant!
Je pense bien à vous!
Cependant mes parents n'auraient qu'à me gronder.
C'est à cela qu'il me faut prendre garde.

Monsieur Cyung, je vous en conjure,
Ne franchissez plus notre haie,
Et n'abîmez plus nos mûriers!
Non que j'y attache un tel prix!
Mais j'ai peur de mes frères.
Je pense bien à vous!
Mes frères, cependant, pourraient trouver à dire,
C'est à cela qu'il me faut prendre garde.

Monsieur Cyung, je vous en conjure,
Ne traversez plus le jardin,
Et ne cassez plus nos santals!
Quoique je n'y tienne à ce point!
Je pense bien à vous!
Mais des voisins je me défie.
Le monde par hasard n'aurait qu'à bavarder,
C'est à cela qu'il me faut prendre garde.



Les Avarés.

SATIRE TIRÉE DU SI-CING.

Sur le mont il y a des ormes,
Dans le pré, des bouleaux.
Vous possédez, habits de toute sorte,
Que vous n'enfilez ni portez.
Vous avez chevaux et voitures
Qui ne galopent ni ne roulent.
Quand la mort viendra vous surprendre,
Un autre alors en jouira!

Sur le mont il y a des chênes
Et dans le pré des aukubas.

Vous avez et salles et chambres,
Sans jamais, pour y recevoir, les arroser ou balayer.
Vous avez cloches et tambours,
Que vous ne sonnez ni battez.
Quand la mort vous aura surpris,
Un autre alors s'en servira.

Sur le mont poussent des vernis
Et dans le pré des marronniers.
Vous avez du riz et du vin.
Pourquoi jamais ne touchez-vous la harpe?
Ne recherchant ni gaité ni plaisir.
Pour combler le vide des jours!
Quand la mort vous aura surpris
Un autre, alors, occupera votre demeure!



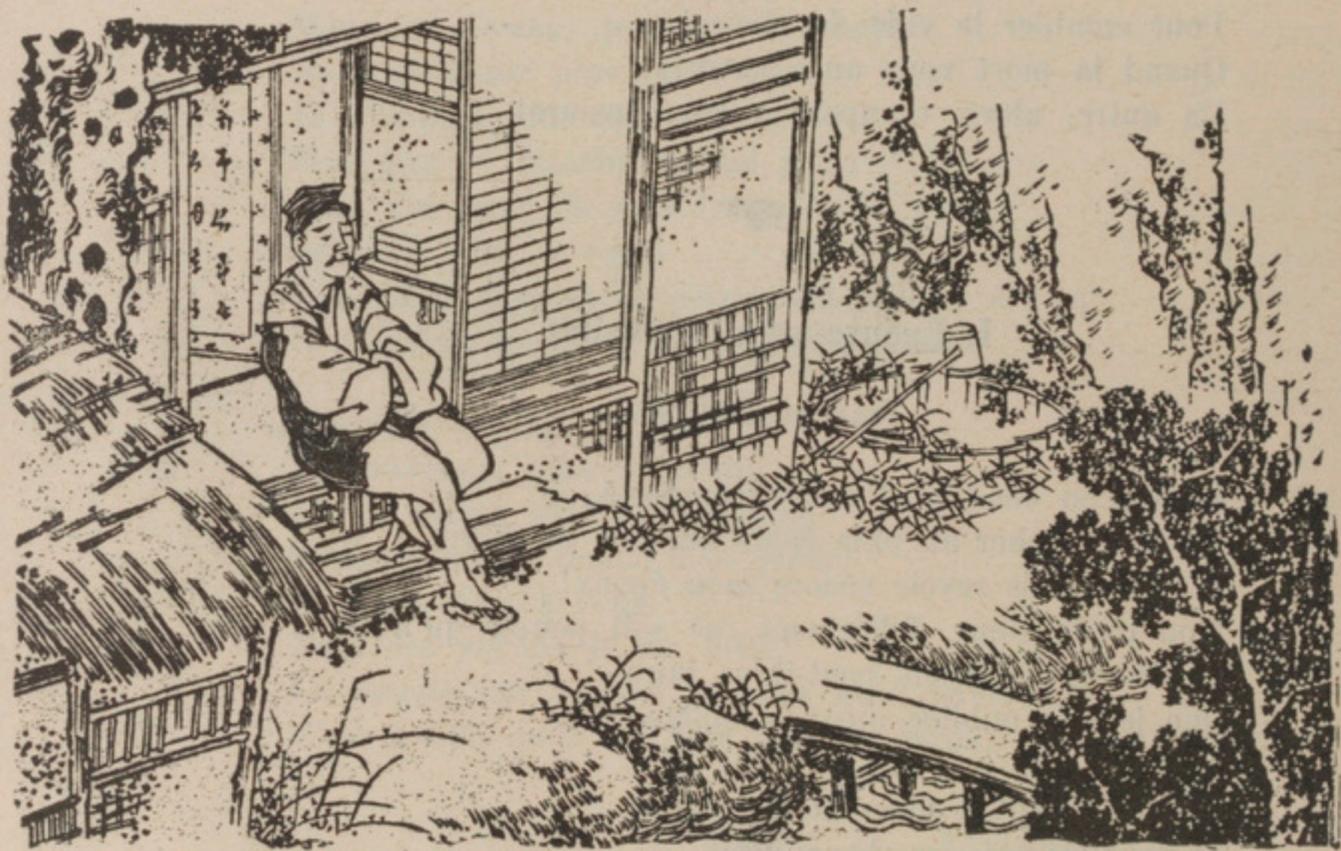
L'Épouse sans nouvelles.

TIRÉ DU SI-CING.

Le faucon cendré, d'un vol emporté,
Va se brancher au plus épais du Bois du Nord....
Et je ne puis revoir encore mon époux!
Mon triste cœur, fidèlement, ne sait penser qu'à lui.
Comment, comment peut-il se faire
Que je sois oubliée aussi complètement?

Sur les monts se pressent les chênes.
Et dans les prés les chevaux pie...
Et je ne puis revoir encore mon époux!
Mon triste cœur ne peut avoir de joie.
Comment, comment peut-il se faire
Que je sois oubliée aussi complètement!

Sur les monts se serrent les saules,
Dans les prés, les poiriers sauvages....
Et je ne puis revoir encore mon époux!
Mon triste cœur est comme ivre de peine.
Comment, comment peut-il se faire
Que je sois oubliée aussi complètement!



Divers

Le vin au Japon.

D'après le *Bulletin de la Chambre de Commerce française du Japon* (octobre 1921 n° 16) le vin tendrait à prendre une place importante dans les principales boissons du peuple japonais, à côté du saké et de la bière. Le goût indigène, il est vrai, ne s'est pas encore fait à celui de nos vins en barriques, et le vin est consommé de préférence tel qu'il arrive sur le marché, mais des industriels ont créé la fabrication de vins pharmaceutiques et sucrés qui se développe constamment, peut-être même trop au détriment de nos véritables crus qui se trouvent de la sorte trop facilement démarqués.

Un moment, l'Espagne avait paru vouloir se faire une place sur le marché japonais, à en juger par le chiffre de ses importations de vins en barriques qui, de 1912 à 1915, avaient surpassé celles de France, mais à partir de cette époque, la guerre mondiale, en raréfiant les communications entre les ports de la Méditerranée et ceux d'Extrême-Orient, a permis à l'Amérique de tirer parti de son voisinage relatif avec le Japon et d'expédier de grandes quantités de vins revenant à 0,40 yen le litre, alors que ceux de France coûtaient le double.

Les statistiques ci-dessous indiquent les importations de vins et liqueurs au Japon depuis 1910.

A. — DE FRANCE.

	Vins en bouteilles	Vins en barriques litres	Champagne	Autres liqueurs	Valeur yen
1910	136.192	576.346	35.826	9.568	356.477
1911	229.382	594.277	61.642	10.201	604.235
1912	60.873	126.062	13.766	40.073	209.279
1913	88.922	510.519	17.323	48.178	330.491
1914	60.569	506.957	13.645	54.498	286.681
1915	61.343	295.334	9.813	19.748	213.664
1916	84.450	285.762	15.471	24.541	308.288
1917	61.083	199.221	19.539	23.345	335.458
1918	54.000	102.000	14.000	19.000	370.000
1919	92.000	188 000	21.000	40 000	708.000
Totaux.	928.814	3.376.478	222.025	289.152	3.722 573

B. — D'ESPAGNE.

1910	3.131	671.473	17	6.127	98.208
1911	8.452	1 342.450	48	3.134	288.151
1912	2.724	104 297	»	223	21.960
1913	3 632	629 475	»	247	119 380
1914	4 045	525 946	46	48	106 777
1915	2.065	540.491	»	»	107.445
1916	4.155	55.253	»	»	27.500
1917	2 407	62.714	5	»	30.828
1918	6.000	16 000	»	»	15.000
1919	»	75.000	»	»	33.000
Totaux.	36.611	4.023.099	116	9.779	848.249

C. — D'AMÉRIQUE.

1910	403	235.753	»	25.268	44.614
1911	215	799.296	36	29 409	143 373
1912	262	99.342	160	47 913	28.060
1913	1.106	278.499	3	41.082	61.230
1914	300	343.565	10	39.112	74.138
1915	6.003	445.596	21	27.663	98.333
1916	882	1.333.590	217	55.190	271.001
1917	2.769	1.872.117	591	59.617	406.687
1918	4.000	3.037.000	4.000	82.000	1.057.000
1919	4.000	3.828.000	3.000	73.000	1.928.000
Totaux.	19.940	12.272.768	8.038	480.254	4.112.444

Les chiffres en détail pour 1920 ne sont pas encore connus, mais l'ensemble des importations de vins s'établit comme suit :

Vin en bouteilles.	182.626 litres.	Valeurs yen	398.135
— barriques.	4.032.432 —	—	2.178.802
Champagne.	75.557 —	—	344.205
Liqueurs.	232.004 —	—	386.986
	<u>4.522.619 litres.</u>	—	<u>3.308.128</u>

En comparant les valeurs des vins importés en 1919 à celles de 1910, on constate une augmentation de plus de 2.000.000 yen suivant le tableau ci-dessous :

	France	Espagne	Amérique	Total
	—	—	—	—
	yen	yen	yen	yen
1910	356.477	98.208	44.613	499.298
1919	708 000	33.000	1.928 000	2.669.000

Pour les vins en barriques, la comparaison en litres donne les chiffres suivants :

	France	Espagne	Amérique	Total
1910	576.346	671.473	235 743	1.483.372 litres
1919	180 000	75 000	3.828.000	4 083.000 —

On voit donc le développement du marché du Japon pour les vins en barriques et combien l'Amérique a su profiter de la guerre pour augmenter ses importations. Mais il est à prévoir que l'importation américaine ne se maintiendra pas telle quelle dans l'avenir, et ne pourra plus répondre aux besoins du Japon, la production du raisin devant considérablement diminuer aux États-Unis depuis la prohibition dans ce pays des boissons alcooliques.

Nos commerçants devraient donc profiter de ces circonstances pour augmenter leurs ventes de vin au Japon.

Le saké et la bière resteront de longtemps encore les boissons nationales au Japon; la consommation en était évaluée en 1919 aux chiffres suivants :

Saké: 1.098.000.000 litres; bière : 120 060.000 litres contre 10.980 000 litres de vins et liqueurs.

Alors que les chiffres de 1914 étaient de :

Saké : 720 000.000 litres; bière : 45.000.000 litres; vins et liqueurs : 4.140.000 litres.

Mais si le Japon se suffit à lui-même pour la fabrication du saké, boisson obtenue, comme on le sait, par la distillation du riz fermenté, ainsi que pour une bonne partie des matières premières nécessaires aux brasseries de bière, il restera toujours tributaire des pays producteurs de vin.

Les automobiles au Japon.

Le Bulletin de la Chambre de Commerce française du Japon (n° 15, avril 1921) expose qu'en ce qui concerne les automobiles, l'industrie japonaise en est toujours à son apprentissage et est encore loin de pouvoir satisfaire les besoins locaux; l'importation des automobiles de provenance étrangère se trouve par suite nécessaire.

Jusqu'à présent c'était surtout l'Amérique qui importait ses automobiles, mais depuis quelque temps, l'Italie est entrée en ligne; en 1920, les importations d'automobiles de cette dernière Puissance n'avaient représenté qu'une valeur de 20.633 yen, alors que pour les six premiers mois de 1921 ce chiffre est monté à 180.259 yen.

C'est la marque « Ford » qui est la plus répandue au Japon; c'est elle qui convient le mieux aux routes étroites et aux ponts branlants de ce pays, par son poids léger et ses dimensions restreintes; mais à côté des avantages présentés par cette voiture, il y a l'inconvénient de sa consom-

mation élevée d'essence et d'huile, facteur qui joue un rôle important de nos jours.

Le *Bulletin* croit donc le moment propice pour les industriels français de chercher à introduire sur le marché japonais leurs marques de voitures légères et économiques. Il en est de même pour les camions dont l'usage est assez répandu dans ce pays; jusqu'ici on n'a eu en vue que le bon marché de ces véhicules, mais c'est là une erreur sur laquelle on reviendra, quand les camions de bonne fabrication auront fait leurs preuves.

Le genre de voiture demandé serait la limousine pour acheteurs japonais, le phaéton pour usage européen. Bonne construction avec aménagements modernes; bon moteur avec mise en marche et éclairage électriques, le minimum de poids; minimum de consommation d'essence et d'huile, et prix pouvant faire concurrence aux voitures d'Amérique particulièrement.

Les industriels français désireux d'introduire leurs automobiles sur le marché japonais ne devraient pas hésiter à adopter les méthodes de leurs concurrents, savoir, envoyer des voitures en consignment et à titre de démonstration; l'acheteur japonais ne se décidera pas sur le vu d'un simple catalogue mais voudra voir sur place et pouvoir essayer.

Droits d'entrée au Japon : 35 % *ad valorem* par tarif conventionnel (châssis avec ou sans carrosserie) 25 % *ad valorem* pour les parties d'automobiles — moteurs 30 yen les 100 kin (ou 600 kilos)

Réception de M. Paul Claudel, ambassadeur de France, au Palais impérial.

Son Excellence M. Paul Claudel, ambassadeur de France, récemment arrivé à Tôkyô, a présenté le 7 décembre ses lettres de créance au Palais Impérial où il fut reçu en audience par le Prince Régent et l'Impératrice. Madame Paul Claudel et neuf membres de l'Ambassade accompagnaient l'Ambassadeur qui s'est rendu au Palais dans une voiture de gala de la Cour.

Au Palais, l'Ambassadeur et les membres de sa suite furent introduits dans la Galerie du Phénix, où ils furent reçus par le Prince Régent entouré du Comte Uchida, Ministre des Affaires Étrangères, Vicomte Makino, Ministre de la Maison Impériale et de nombreux autres dignitaires.

L'Ambassadeur, assisté de M. Watanabé, Maître des Cérémonies, présenta ses lettres de créance au Prince Régent qui, en les recevant, adressa quelques paroles gracieuses à l'envoyé de la France.

Après quoi, M. et Mme Claudel, suivis du personnel de l'Ambassade, furent reçus en audience par l'Impératrice dans la Galerie du Paulownia. L'interprète de la Cour traduisit les compliments de l'Ambassadeur et présenta ensuite à ce dernier la réponse de Sa Majesté.

A midi, un lunch fut offert dans la Galerie du Trésor par l'Impératrice et le Régent en l'honneur de l'Ambassadeur, de Madame Claudel et des membres de leur suite.

Le Gérant : F. GAULTIER



日佛協會



Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDEE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, Rue de Rivoli

ANNONCES

Le *Bulletin* est distribué à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indo-Chine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial, tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France, et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Une page.	150 francs.
Une demi-page	80 francs.
Un quart de page	45 francs.

Pour les insertions accompagnées d'un texte en caractères japonais (une ou deux lignes verticales) les prix seront majorés de : 10 francs pour la page entière, de 6 francs pour la 1/2 page, de 4 francs pour le 1/4 de page.

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages au tarif de 150 francs par encartage fourni par l'annonceur, les frais de poste en sus.

CONTROLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

MESSAGERIES MARITIMES

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

LIGNES RÉGULIÈRES
AU DÉPART DE MARSEILLE, pour :

L'ITALIE - LA GRÈCE - LA TURQUIE, - L'ÉGYPTÉ
LA SYRIE
LES INDES - L'INDOCHINE - LA CHINE
LE JAPON - L'OCÉAN INDIEN - MADAGASCAR
LA RÉUNION
L'AUSTRALIE - LA NOUVELLE-CALÉDONIE

SERVICES COLONIAUX

Saïgon - Singapore	Madagascar - Afrique du Sud
Saïgon - Les ports du Tonkin	Côtes Est et Ouest de Madagascar
Colombo - Calcutta	Nouméa - Nouvelles-Hébrides

LIGNES COMMERCIALES

Au départ d'Anvers pour	{	Marseille - Port Saïd - Djibouti - Colombo L'Indo-Chine - La Chine - Le Japon.
Au départ d'Anvers pour	{	Port-Saïd - Aden, Colombo - Pondichéry - Madras - Calcutta.
Au départ de Londres pour	{	Marseille - La Grèce - La Turquie. La Mer Noire.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS, AINSI QUE POUR PASSAGES ET FRET,
s'adresser à :

PARIS : Direction Générale, 9, rue de Sèze.

MARSEILLE , (Expl.) 3, Pl. Sadi-Carnot.	BORDEAUX , 7, Allées de Chartres.
LONDRES , 72, 75, Fenchurch Street.	LE HAVRE , 117, Boul. de Strasbourg
DUNKERQUE , 7 bis, Place d'Armes.	LYON , 7, Place des Terreaux.
ANVERS , chez MM. Gellatly, Hankey et C ^{ie} , 14, Rue de l'Empereur.	

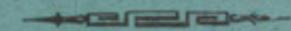
La Compagnie est, en outre, représentée dans tous les ports desservis par ses Paquebots, ainsi que dans les principales villes en France et à l'Étranger, par des Agents et Correspondants

*** ** Agence à Yokohama : N° 9, BUND *** **

CHARGEURS RÉUNIS

**COMPAGNIE FRANÇAISE
DE NAVIGATION A VAPEUR**

Société anonyme au capital de 50.000.000 francs.



Services pour :

=====**LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE**=====

=====**L'INDO-CHINE**=====

=====**L'AMÉRIQUE DU SUD**=====

Pour tous renseignements s'adresser à :

PARIS

Siège Social : 1, Boulevard Malesherbes (Téléphone : Élysées 42-87, 42-88).

Bureau des Marchandises : 1, Boulevard Malesherbes (Téléphone : Élysées 06-22).

Bureau des passages : 2, Rue Halévy (Téléphone : Central 85-21).

DUNKERQUE

Agence générale : Place Alfred-Petyt.

LE HAVRE

Agence générale : 99, Boulevard de Strasbourg.

BORDEAUX

Agence générale 1 et 3, Allées de Chartres.

MARSEILLE

Représentants : MM. WORMS et C^{ie}, 28, Rue Grignan.

P&O

BRITISH INDIA & NEW ZEALAND Companies'



MAIL, FREIGHT & PASSENGER SERVICES

(Vapeurs postaux pour
Passagers et
Marchandises).

- Ligne 1. De LONDRES et MARSEILLE à Bombay, Karachi et le Golfe Persique.
„ 2. De LONDRES à Colombo, Madras et Calcutta.
„ 3. De LONDRES et MARSEILLE pour Ceylan, la Chine, le Japon et l'Australie.
„ 4. De LONDRES et MARSEILLE à Port Soudan, l'Afrique Orientale et l'Afrique du Sud.
„ 5. De LONDRES au QUEENSLAND par le Détroit de Torres.
„ 6. De LONDRES (marchandises) et SOUTHAMPTON (passagers) pour la Nouvelle Zélande et pour l'Australie (passagers seulement, avec transbordement) par le Canal de Panama.
„ 7. De la GRANDE-BRETAGNE (par toutes lignes transatlantiques) via Vancouver ou San Francisco, à la Nouvelle Zélande, l'Australie et les Iles de l'Océanie.
„ 8. De LONDRES (classe unique, au prix de troisième) pour l'Australie par le Cap de Bonne Espérance.

Grandes lignes et services locaux, desservant tous les ports importants de l'hémisphère australe.

S'ADRESSER :
Pour toutes les Lignes.

A PARIS

Société Française P. & O. (Péninsulaire & Orientale),
41, Boulevard des Capucines.

MARSEILLE

Estrine & Cie, 18, Rue Colbert.

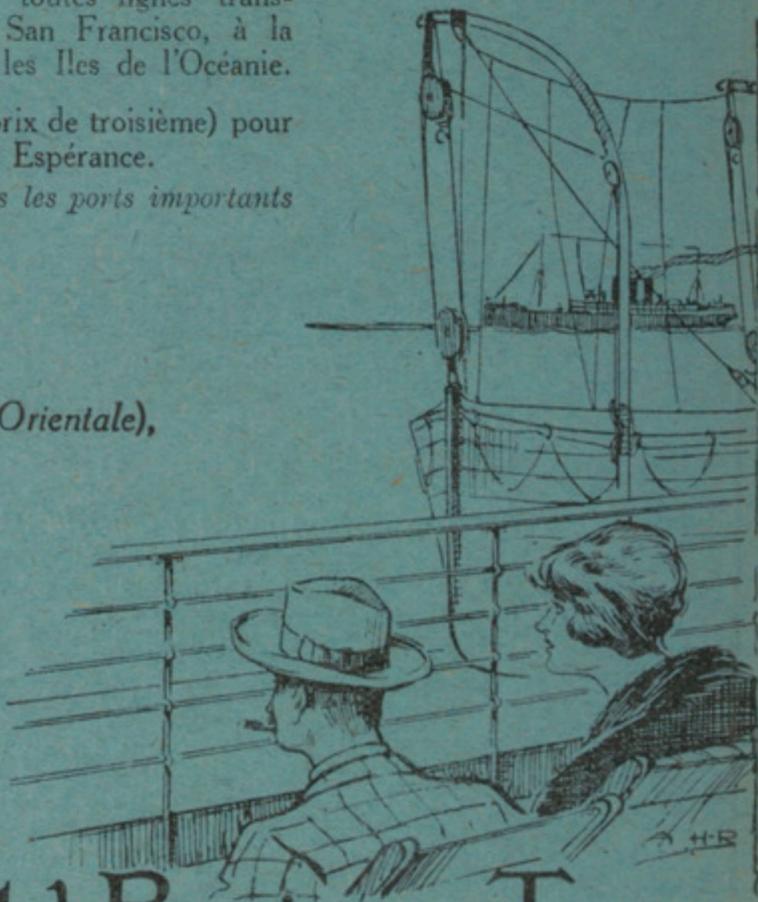
LONDRES

P. & O. House, 14, Cockspur St., S.W. 1.

VOYAGES D'AFFAIRES
AUTOUR DUMONDE.

Round the World Business Tours

LAMSON.



B. BANNO

BUREAUX : Paris, Building, 15, boulevard des Italiens,
(30, rue Grammont) PARIS (II^e).

Adresse télégraphique : ONNAB PARIS

Codes télégraphiques : BENTLEY'S ET PRIVATES

Téléphone : LOUVRE 52-15 à 52-19

USINE ET ENTREPOT :

1 bis, rue des Lilas, PARIS (19^e)

Téléphone : NORD-89-13

EXPORTATION — IMPORTATION

— COMMISSION —

— REPRÉSENTATION —

Agence au Japon :

TOKYO : Murai Building, Nihonbashi.

Case à louer.

A. AMBRUN

TAILLEUR

Fournisseur de la colonie Japonaise

TÉLÉPHONE
GUTENBERG 30-11

46, rue de Richelieu
PARIS

COURS DE FRANÇAIS

par l'Abbé J. Charron m. a.

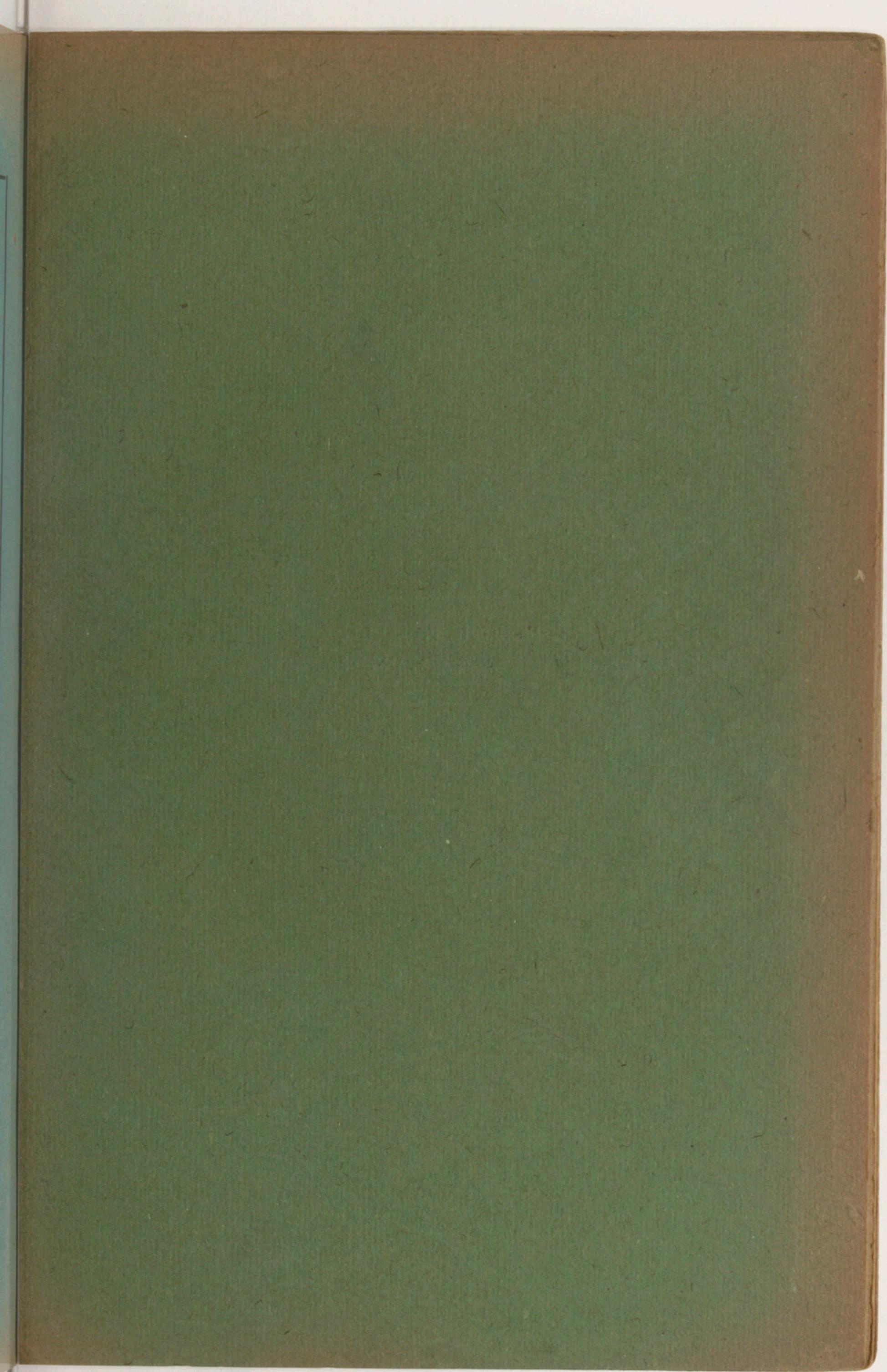
Professeur en chef
des cours organisés à Kobé
par la société Franco-Japonaise

	y. s.
Gogaku kenkyu no hiketsu	0.10
Tokuhon livre premier (traduction française).	0.08
Gogaku renshu Tokuhon (livre premier)	0.08
Exercices gradués (traduction du précédent)	0.15
Gogaku renshu Tokuhon (livre deux).	0.10
Exercices gradués (traduction du précédent)	0.15
Vingt-cinq fables de Lafontaine	0.15
Vingt-cinq fables (traduction du précédent) (épuisé)	0.12
Exercices de conjugaison et vocabulaire	0.12
Futsugo manabi no shiori (<i>sous presse</i>)	0.02

Ce cours, en partie double,
peut servir aux Français pour apprendre
le japonais et aux Japonais pour apprendre
le français.

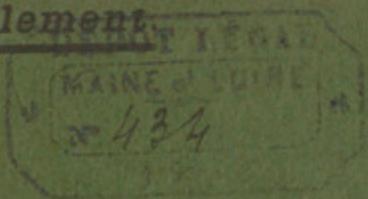
Himeji, Librairie Inue (Japon).

Case à louer.



Imprimerie F. GAULTIER
4, Rue Garnier, ANGERS

Paraissant trimestriellement



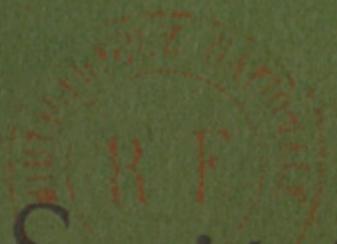
AVRIL-JUIN 1921.

XLVIII

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise de Paris



Fondée le 16 Septembre 1900.

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

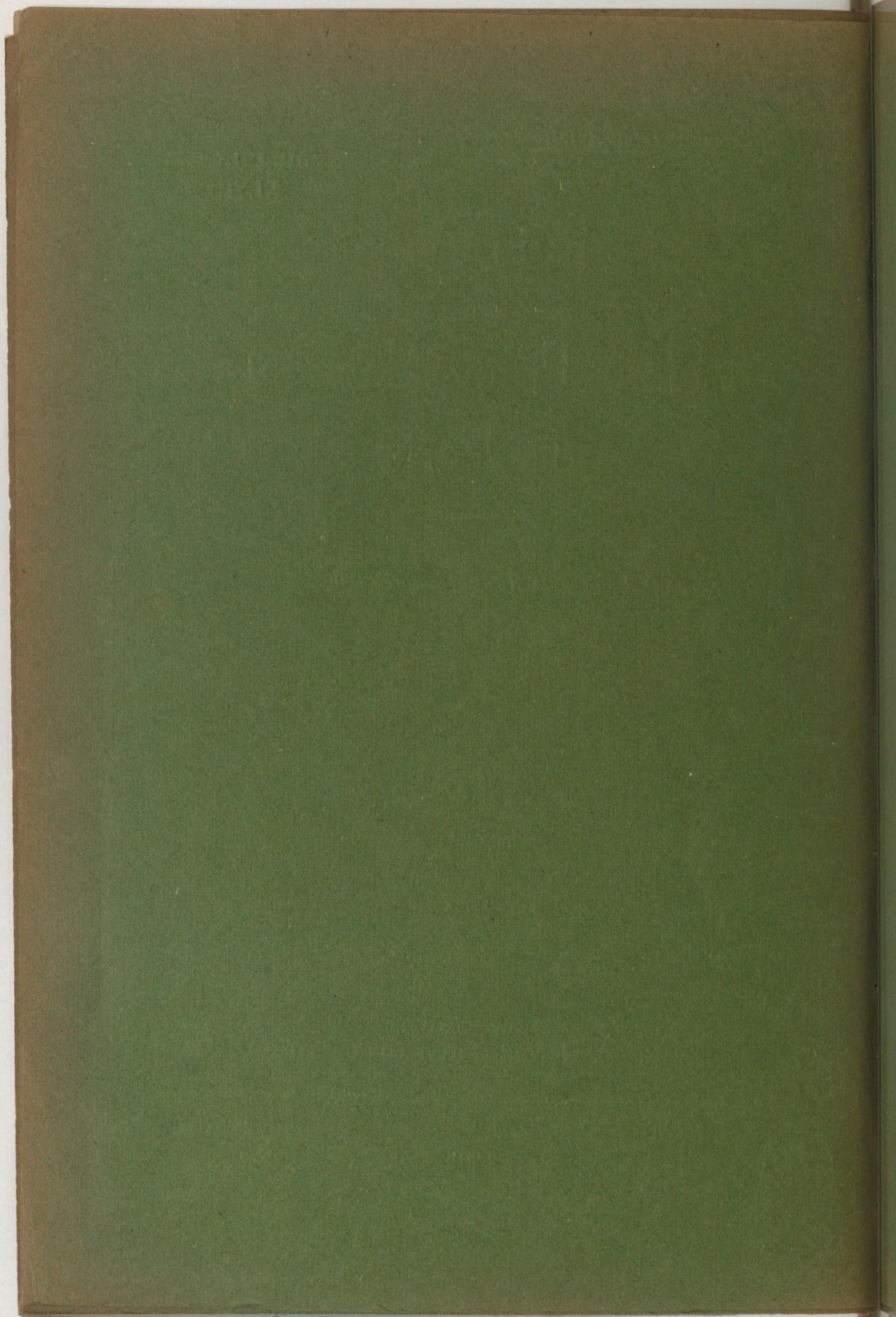
107, RUE DE RIVOLI, 107

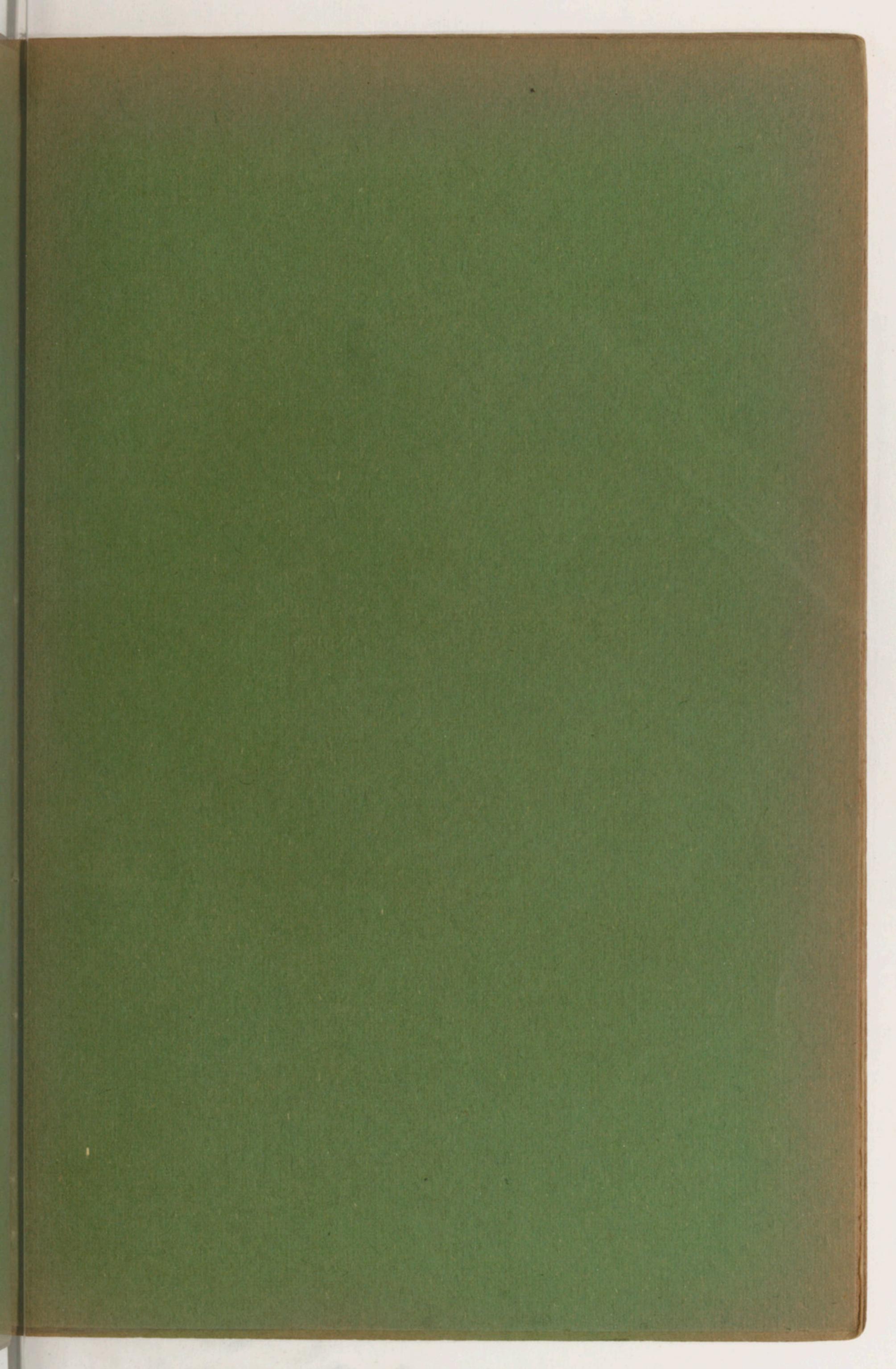
Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne).

PARIS

1921

020
623 (48)
L^o O² 0
623
(48)





Imprimerie F. GAULTIER
4, Rue Garnier, ANGERS

DEPOT LEGAL
MARS et LOIRE
N° 207
1921

Paraissant trimestriellement.

JUILLET-SEPTEMBRE 1921.

XLIX

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900.

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

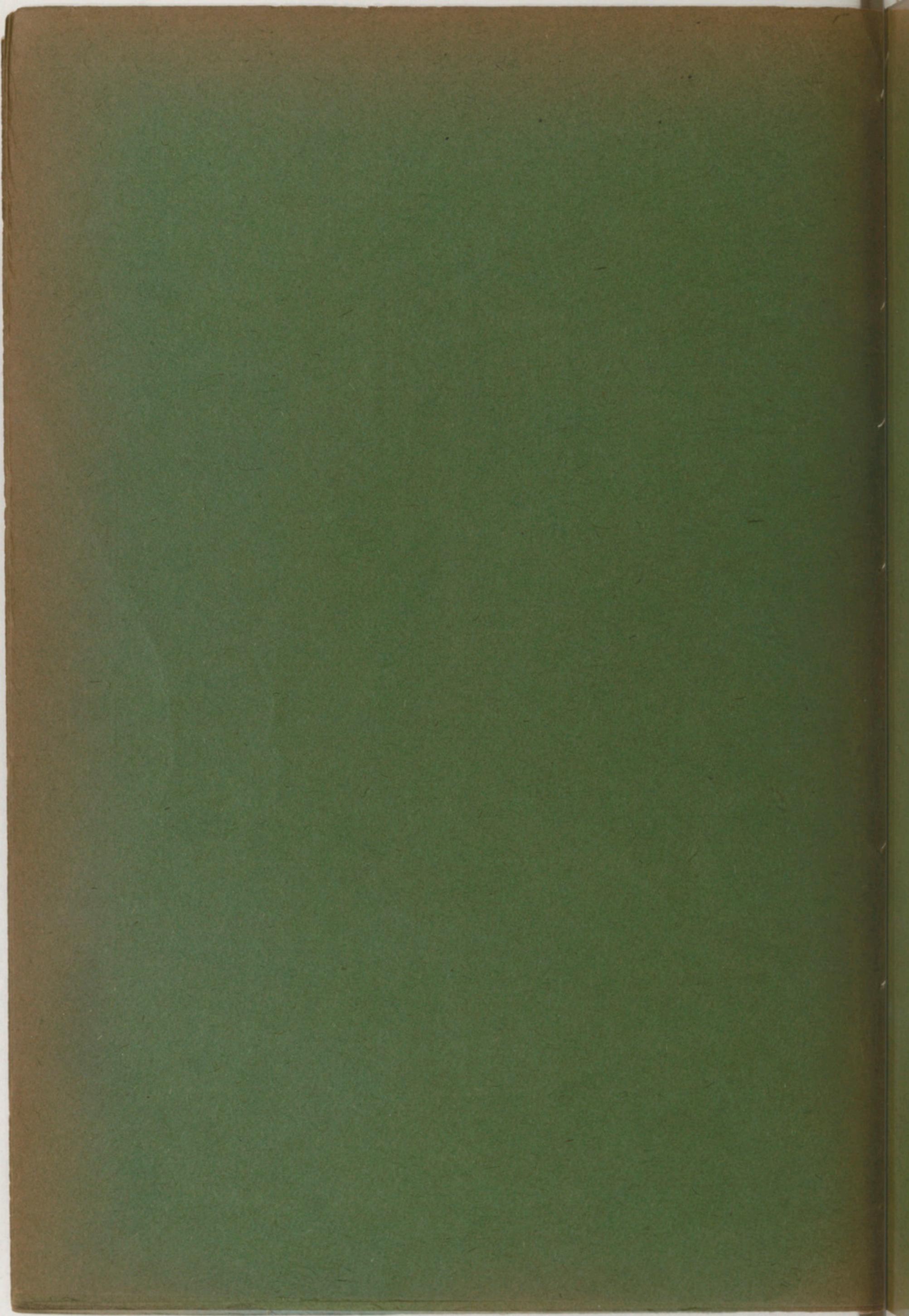
107, RUE DE RIVOLI, 107

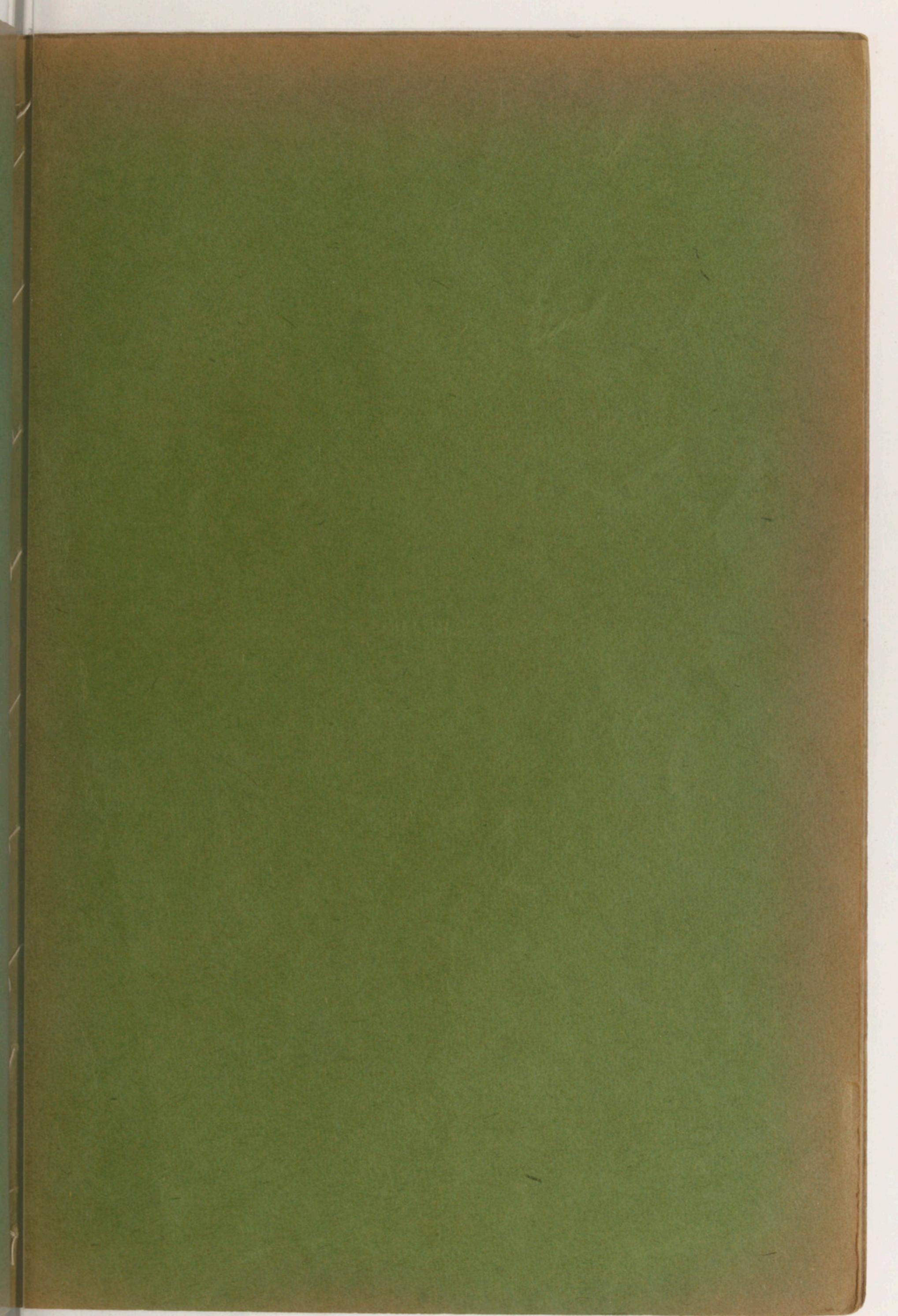
Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne).

PARIS

—
1921

40²
00
623
(49)





COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD

DÉPÔT LÉGAL
Bibliothèque de la Société
N° 481
19 28

N° 68 de 1927.

LIBRARY
MUSEE D'ENNERY

BULLETIN
de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

Li. O² 623

Fondée le 16 Septembre 1900

會協佛日



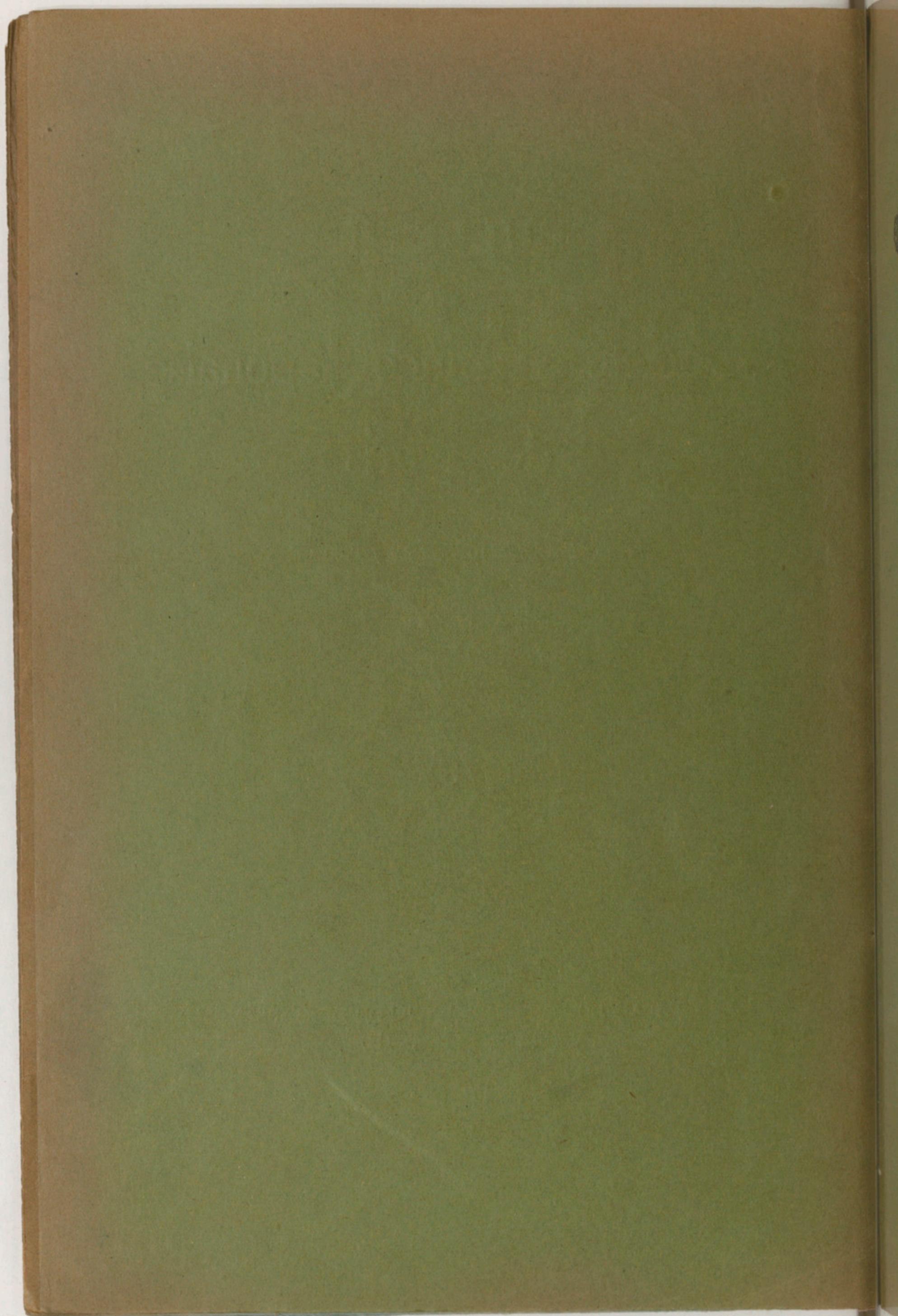
SIÈGE SOCIAL :
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, (1^{er})

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne)

PARIS

1928

Li. O²
623



會協佛日



Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDÉE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, Rue de Rivoli, PARIS (1^{er})

ANNONCES

Le *Bulletin* est envoyé à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indochine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial, tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Une page	150 francs.
Une demi-page.	80 francs.
Un quart de page.	50 francs.

Ce tarif est majoré de :

- 50 p. 100 pour la 1^{re} et la dernière pages de chaque cahier d'annonces;
- 100 p. 100 pour la 2^e et la 3^e pages de la couverture;
- 150 p. 100 pour la 4^e page de la couverture.

Pour les insertions en caractères japonais, les tarifs sont doublés.

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages fournis par l'annonceur au tarif de : 300 francs, pour un encartage pesant 50 grammes ou moins de 50 grammes; 450 francs, pour un encartage pesant plus de 50 grammes

CONTRÔLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD

N° 69 de 1928.

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900

日佛協會



SIÈGE SOCIAL :

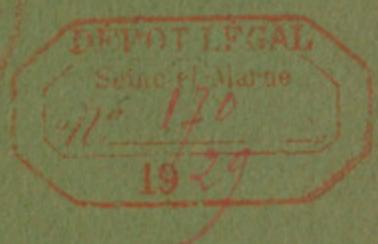
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, RUE DE RIVOLI, (1^{er})

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne)

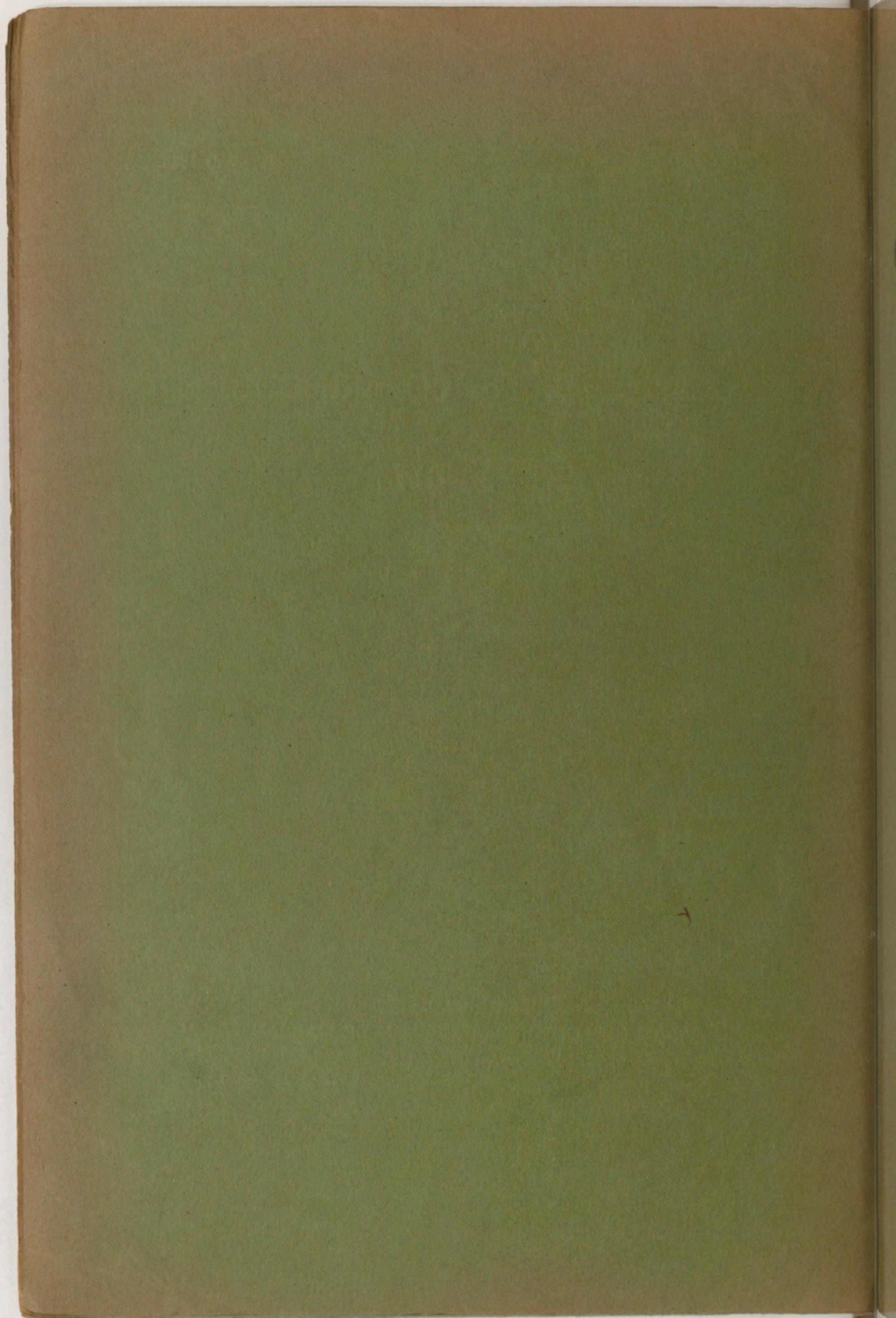
PARIS

1928



4° 0² 623







Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDÉE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, Rue de Rivoli, PARIS (1^{er})

ANNONCES

Le *Bulletin* est envoyé à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indochine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial, tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Une page	150 francs.
Une demi-page	80 francs.
Un quart de page	50 francs.

Ce tarif est majoré de :

- 50 p. 400 pour la 1^{re} et la dernière page de chaque cahier d'annonces;
- 100 p. 400 pour la 2^e et la 3^e page de la couverture;
- 150 p. 400 pour la 4^e page de la couverture.

Pour les insertions en caractères japonais, les tarifs sont doublés.

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages fournis par l'annonceur au tarif de : 300 francs, pour un encartage pesant 50 grammes ou moins de 50 grammes; 450 francs, pour un encartage pesant plus de 50 grammes

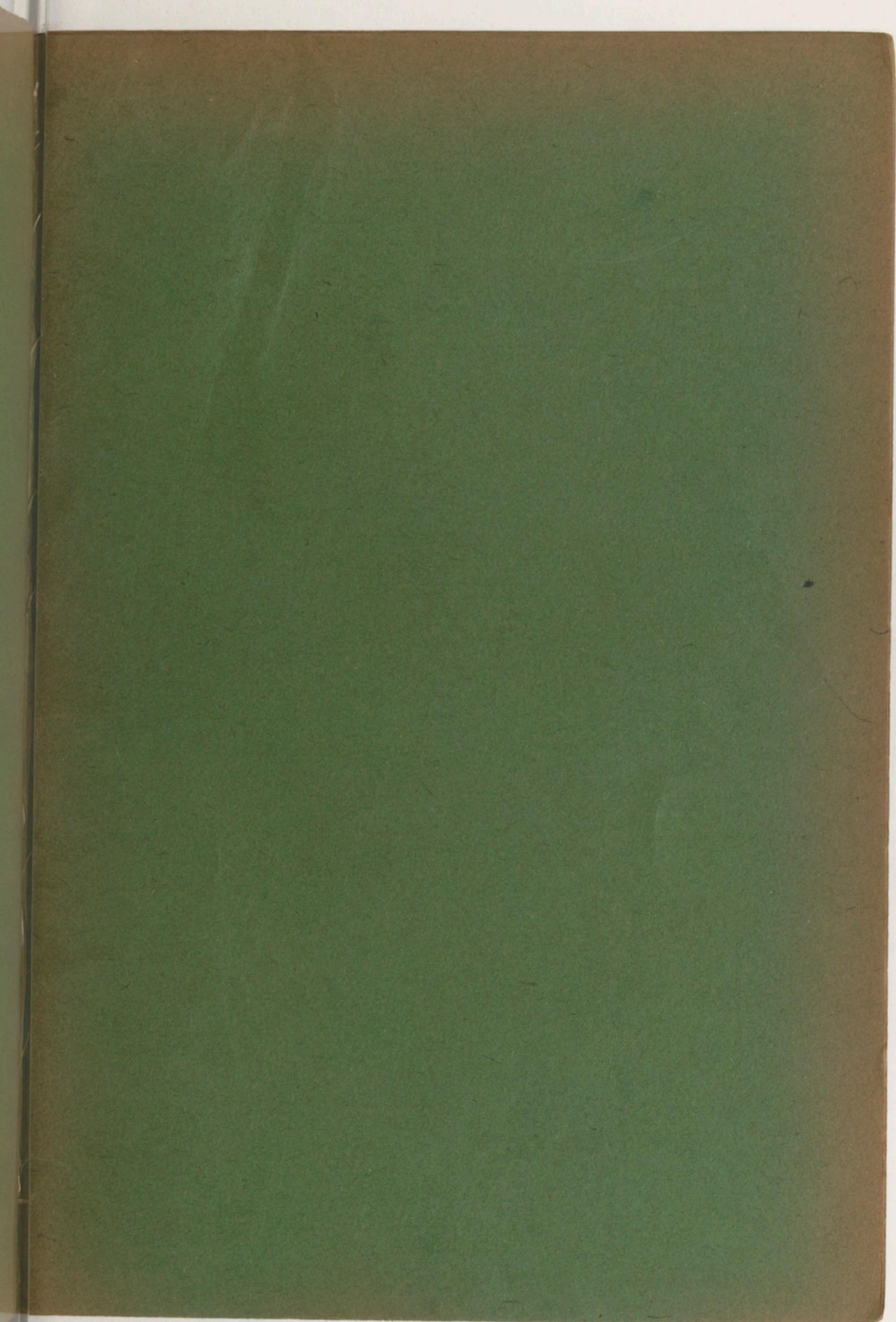
CONTRÔLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD



Imprimerie F. GAULTIER
4, Rue Garnier, ANGERS

Paraissant trimestriellement.

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1921.

L

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900.

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

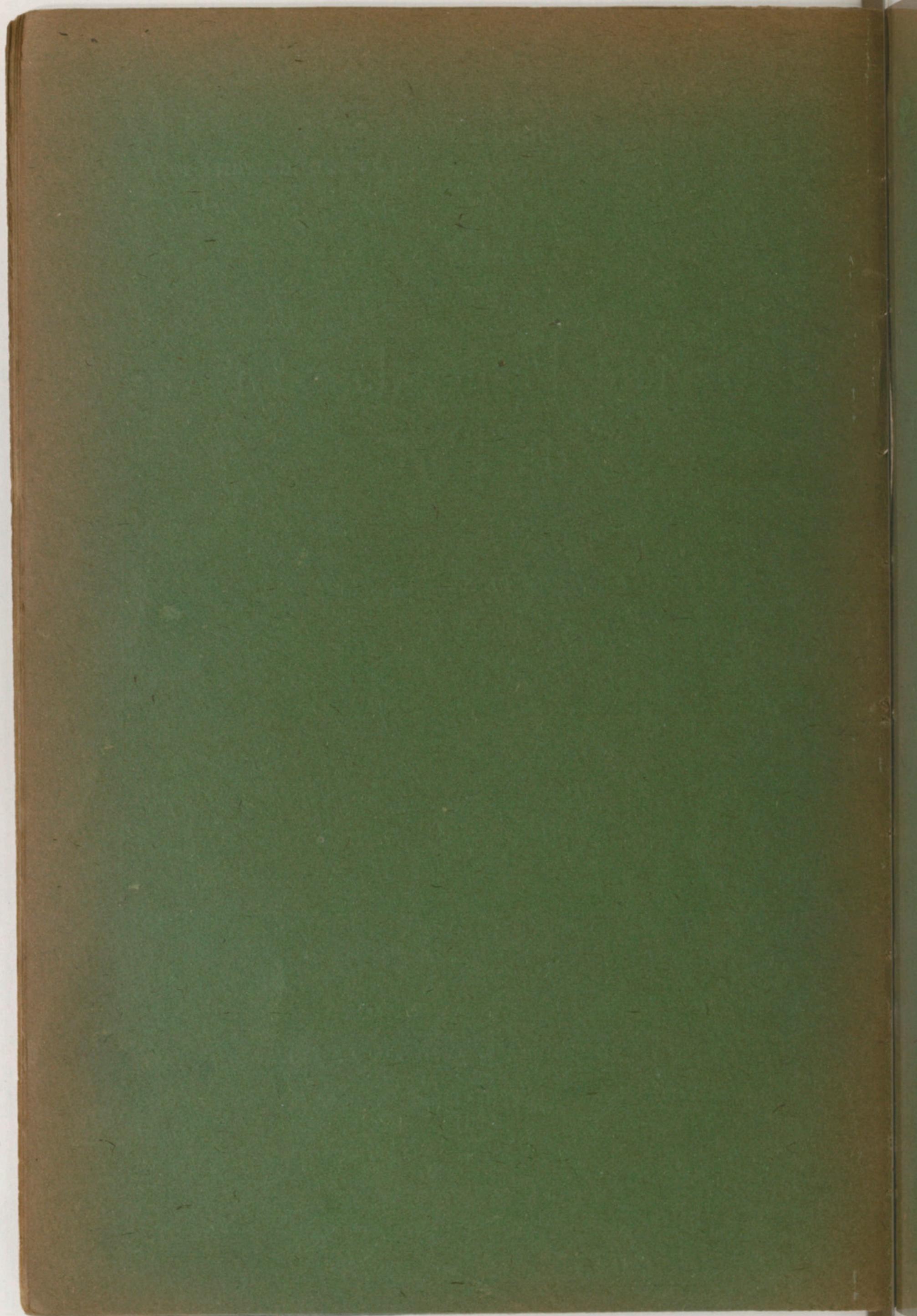
107, RUE DE RIVOLI, 107

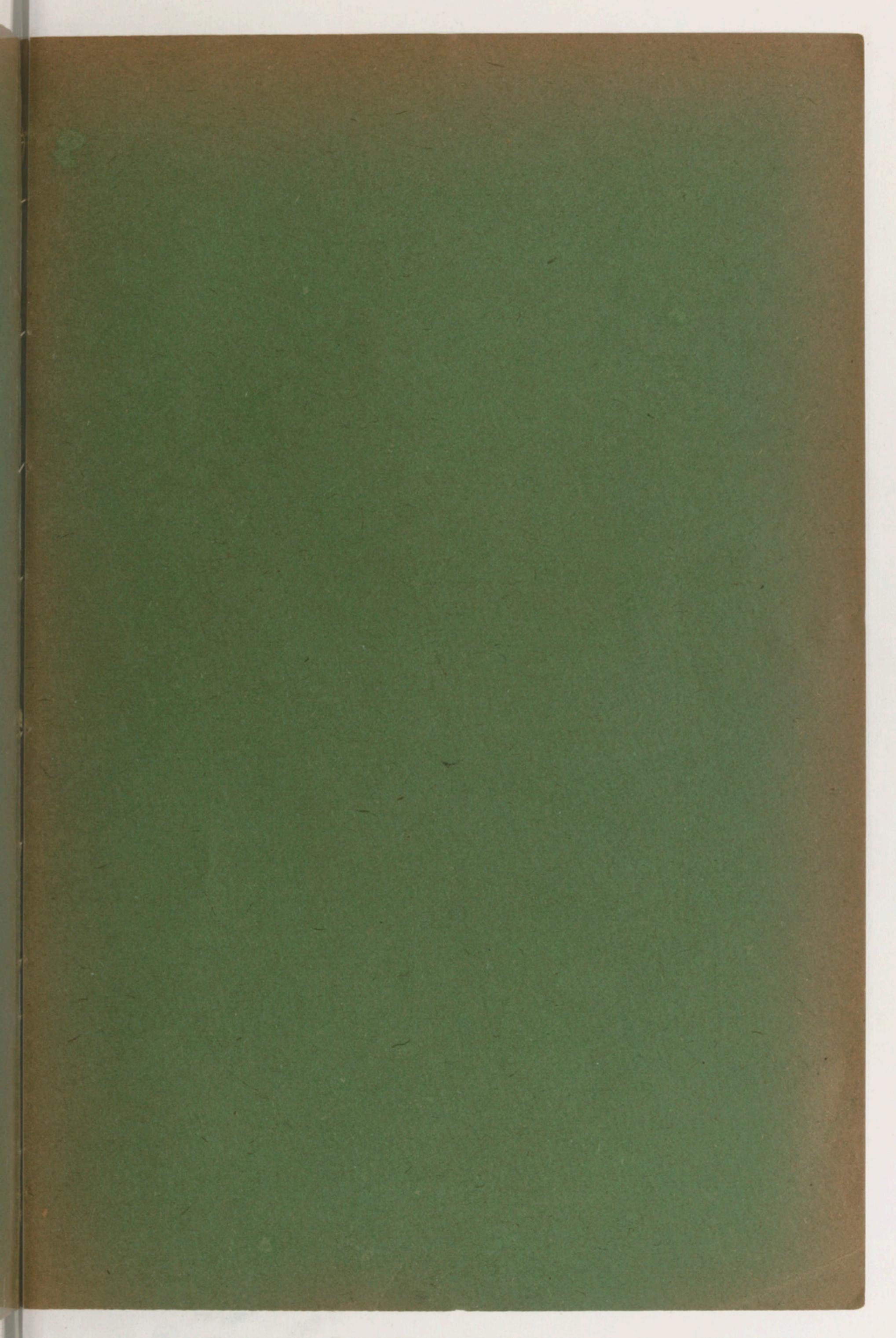
Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne).

PARIS

—
1921

№ 0²
623
(50)





Imprimerie F. GAULTIER

4, Rue Garnier, ANGERS

